

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA

JONAS

LU POUR AUJOURD'HUI

par Roger BARILIER

1. L'appel du Seigneur, la fuite de Jonas	49
2. Jonas, les marins et la tempête	59
3. Le sort de Jonas	64
4. Le "Psaume" de Jonas, au fond de l'abîme	69
5. Le deuxième appel de Jonas et ses résultats	76
6. Dieu compatissant, Jonas récidiviste	83

Bibliographie

Alain G. MARTIN, Alain PROBST, Christian ROUVIERE	88
--	----

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs
publiée par la

SOCIETE CALVINISTE DE FRANCE

avec le concours des Professeurs de la Faculté libre
de Théologie réformée d'Aix-en-Provence

COMITE DE REDACTION

Pierre BERTHOUD — Pierre COURTHIAL — Jean-Marc DAUMAS — Peter JONES
Pierre MARCEL — Paul WELLS

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, Roger BARIER, Jean BRUN,
J.G.H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN, etc.

Editeur : Paul WELLS, D.Th.

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Administration et commandes : 10, rue de Villars
F. 78100 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS **se référer page 3 de la couverture**

*Réduction de 15 % sur toute commande de numéros spéciaux ou anciens, adressée
au siège de la Revue.*

Franco de port pour la France, le Régime intérieur et l'extension.

Prix du fascicule : 15,00

POUR EVITER DES FRAIS INUTILES

- Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).
- Sauf indication particulière, les abonnements sont reçus renouvelables.
- L'abonné résille son abonnement par avis adressé avant le 31 décembre à l'Administration de la Revue, OU par le « Retour à l'Envoyeur » du premier numéro de l'année suivante.
- Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois de l'année, sans avis d'appel. Les frais de rappel sont à la charge des abonnés.

JONAS

LU POUR AUJOURD'HUI

Roger BARILIER *

Je me propose de lire avec vous le petit livre du prophète JONAS. Comme toute l'Ecriture, bien entendu, il reste actuel et renferme toutes sortes de leçons fort utiles. Je me bornerai à le lire et à le méditer devant vous, un peu comme si je le lisais et méditais pour mon propre compte et profit, verset après verset, et à ma manière, qui n'a rien, bien sûr, de normatif. Et cela sans trop m'embarrasser des problèmes historiques, exégétiques ou scientifiques qu'il peut soulever — problèmes qui ont certes leur place, mais qui peuvent rester à l'arrière-plan au niveau de la spiritualité et de l'édification où nous voulons nous situer.

* Etudes présentées à une retraite d'étudiants de la Faculté libre de Théologie réformée d'Aix-en-Provence.

Le pasteur Roger BARILIER est déjà bien connu des lecteurs de *La Revue Réformée*. Nous y avons publié : *De la souveraineté de Dieu à la souveraineté du nombre. Analyse critique du Régime presbytérien synodal*, Tome XIII-1962, N° 50, 26 pages. *Sur le ministère pastoral féminin*, Tome XXII-1971, N° 87, 20 pages. *Le retour des Philistins*, Tome XXIII-1972, N° 91, 12 pages. *Un seul baptême*. Tome XXV, N° 100, 173. Chacun de ces numéros est disponible au prix de Frs 10 francs.

Voici peu (1978), R. BARILIER a publié un livre excellent : *Dieu en Questions* (Editions de la « Nouvelle Revue de Lausanne »), 169 p. A 42 questions groupées sous cinq rubriques : *Croire, Que croire ? Comment vivre ? Comment s'alimenter ? Qu'espérer ?* l'auteur répond dans un style limpide, avec un sens aigu de la synthèse, chaque question étant traitée — et fort bien ! — en trois pages de réflexion dynamique et équilibrée. Un bonheur de rencontrer tant de pensée en si peu de mots (Pierre Marcel).

1. L'APPEL DU SEIGNEUR, LA FUITE DE JONAS (I. vv. 1-4)

I/1. *La Parole de l'Eternel (du Seigneur, littéralement de Jahveh, « Celui qui est ») fut adressée à Jonas, fils d'Amittaï.*

Sur l'identité de ce Jonas, nous ne savons rien d'autre que cela : qu'il était fils d'Amittaï, lequel est un personnage complètement inconnu. Et, d'après le 2^e livre des Rois (14/25) qu'il était originaire de Gath-Epher, bien difficile à localiser. On ne nous dit rien sur son enfance, sur sa jeunesse, sur son caractère, ses aptitudes, ses antécédents, sur la formation qu'il a reçue ou les études qu'il pourrait avoir faites, sur son métier ou sa condition sociale : pas la moindre biographie ! La Bible ne commence à s'intéresser à cet homme et à nous parler de lui qu'à partir du moment où la Parole de Dieu lui a été adressée. Ce qu'il peut avoir été ou avoir fait auparavant lui est indifférent : c'est comme s'il n'avait pas existé.

Nous aussi, nous commençons pour ainsi dire à exister, nous devenons une personne qui compte effectivement, seulement à partir du jour où Dieu entre en relation avec nous, nous adresse la parole et nous confie une tâche. Jusque là, nous ne sommes rien, même si nous sommes bourrés de qualités et si notre vie est très remplie. Tant que nous ne sommes pas nés une seconde fois, nés d'en-haut, nous sommes inexistants et nous nous démenons dans le vide. Ce n'est pas en tant que créature humaine, mais seulement comme créature régénérée, que nous existons véritablement. Notre histoire, comme celle de Jonas, ne commence qu'à partir du jour où Dieu nous adresse son appel à l'aimer et à le servir.

Sur la façon dont la Parole de Dieu fut adressée à Jonas, le récit ne nous dit rien non plus. Sans doute parce que les modalités de ce fait lui importent moins que le fait lui-même. Dieu a parlé à Jonas : voilà l'essentiel, et peu importe comment. Dieu ne parle pas toujours d'une façon miraculeuse, du sein de l'orage ou de la foudre, par exemple, ou en envoyant des anges. Si, avec l'histoire de Jonas, nous nous trouvions en présence d'un miracle de ce genre, nous pourrions être tentés de croire que Dieu ne nous a pas parlé, à nous, parce qu'il ne nous a pas parlé de cette manière.

Or Dieu a tant de manières de nous parler. Il nous parle par notre conscience (pour autant qu'elle soit formée par l'Évangile), par les circonstances de la vie, par les tâches qu'il place sur notre chemin, par les témoins du Christ qu'il nous fait rencontrer. Il nous parle avant tout par la Bible et par le ministère, théologique et pastoral, chargé d'expliquer et d'actualiser cette

Bible. De sorte que nous ne pourrions pas prétendre que Dieu ne nous a jamais parlé personnellement ; il l'a fait des centaines de fois, et il est précisément en train de le faire maintenant. C'est un fait, pour nous comme pour Jonas : la Parole de l'Eternel nous est adressée.

Quand le Seigneur parle à Jonas, ce n'est pas pour lui dire des choses bien gentilles ou bien quelconques, ni pour le plaindre ou l'encourager, ni même pour le certifier de son amour ou de sa protection. Du moins, nous n'en savons rien. Ce que nous savons, c'est que la Parole de Dieu adressée à Jonas a été un ordre, un commandement précis et, nous allons le voir, bien difficile à suivre. Dieu appelle Jonas à faire quelque chose, à travailler pour lui, à se lever et à partir.

C'est ainsi. La vocation chrétienne n'est pas de tout repos. Quand Dieu parle, ce n'est pas seulement pour nous donner la paix intérieure et, comme on dit, « les consolations de l'Évangile ». Ce n'est pas pour nous laisser assis dans notre confort spirituel d'hommes pardonnés et sauvés. Ce n'est pas pour nous permettre de jouir égoïstement de la joie des croyants et pour nous faire dire : « Qu'il fait bon vivre avec Dieu ! je ne crois pas que je pourrais vivre sans lui. » Ce n'est pas non plus pour nous dire de mettre nos pantoufles ou de partir en vacances. Non, c'est pour nous engager dans un service, dans une action, dans une aventure. C'est pour déranger notre quiétude et nos habitudes, et nous appeler à collaborer avec lui, à prendre part à la croisade difficile et impopulaire du bien contre le mal. Lorsque Jésus ressuscité parut au milieu de ses disciples et leur dit : « *La paix soit avec vous !* » ce fut pour ajouter aussitôt : « *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.* »

I/2. *« Lève-toi ! Va à Ninive, la grande ville, et prophétise (ou crie) contre elle ; car la méchanceté de ses habitants est montée jusqu'à moi. »*

Telle est la redoutable mission confiée à Jonas. Aller, seul, et par les pauvres moyens de locomotion de l'époque, à mille deux cents km. de là, dans l'une des grandes métropoles de l'époque, la très glorieuse capitale de l'empire d'Assyrie, en plein paganismus et en pleine immoralité. Et y faire quoi ? Prononcer des conférences sur la paix et la guerre ou sur les droits de la femme ? non, mais proférer des menaces contre cette ville, dénoncer le péché de ses habitants, tonner contre eux des imprécations. (Le contenu de ces menaces nous est donné par la suite du récit : « *Encore quarante jours et Ninive est détruite !* »)

Quand je vous disais que ce n'est pas gai d'être chrétien, pas de tout repos d'être pasteur ! Entendre la Parole de Dieu est un

privilège qui se paie cher. Jonas a entendu la Parole de Dieu, et, comme son attitude le montre dans la suite, il aurait préféré ne pas l'entendre.

Dirons-nous que nous ne sommes pas appelés à partir pour New-York ou pour Moscou pour y prêcher la repentance ? Mais où donc est Ninive, à l'heure actuelle ? Nul besoin de la chercher à 1200 km d'ici. Ninive, assurément, c'est le type de la grande ville, où les occasions et la liberté de faire le mal sont plus grandes qu'en province. Mais, d'une part, la mentalité des villes pénètre aujourd'hui jusqu'au fond des provinces par la facilité des échanges et des communications, par la presse, la radio et la télévision. Et d'autre part, ce qui fait le fond même de la mentalité des grandes villes, à savoir l'opposition plus ou moins volontaire à Dieu, l'orgueil de l'homme qui veut vivre à sa guise et se sauver lui-même, voilà qui est de partout et de toujours, et que nous rencontrons autour de nous (et en nous !) comme au loin.

Et voilà ce que Dieu nous commande à tous d'attaquer et de menacer, parce que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'il ne peut les sauver que s'ils sont avertis de leur perdition et ouvrent les yeux sur elle. Comme Jonas, nous avons tous reçu l'ordre de prophétiser contre Ninive, contre ce que Jésus appelait péjorativement "le monde", c'est-à-dire contre ceux qui vivent loin de Dieu. Les Ninivites, les gens qui sont pratiquement sans Dieu et sans espérance, qui ont perdu la boussole de la volonté divine, nous n'avons pas à les chercher bien loin. Ils sont partout dans notre monde moderne, et leur âme nous est confiée. Ils sont partout, et pas seulement à gauche ou à droite, chez les affreux communistes ou chez les sales bourgeois, du côté papiste ou du côté sectaire, là où nous avons tendance à localiser le mal. Ils sont partout, et Dieu nous ordonne non de leur lisser le poil, d'être tellement compréhensifs à leur égard que nous nous abstensions de porter le moindre jugement sur leur conduite et que nous allions jusqu'à leur demander de nous évangéliser, nous l'Eglise, — non pas cela, mais Dieu nous ordonne de les avertir, de leur parler, de les secourir, pour qu'ils se repentent et qu'ils soient sauvés.

Or, que faisons-nous de cet ordre que Dieu nous donne ? Disons-nous : c'est trop difficile, je n'ose pas, ou je ne sais comment m'y prendre. Ou bien : ce monde est trop ancré dans son incrédulité, il n'y a rien à faire. Ou encore : dois-je le prendre ainsi à rebrousse-poil, dois-je crier absolument *contre* lui, ne me faut-il pas plutôt reconnaître tout ce qu'il a de positif et faire un bout de chemin avec lui, dialoguer avec lui plutôt que de le menacer ? Bref, cherchons-nous toutes sortes d'excuses et de faux-fuyants pour nous dérober à la tâche que Dieu nous confie ? En somme, pour trahir, exactement comme Jonas. Car voici la réponse de

Jonas à l'ordre du Seigneur qui l'envoyait prêcher la repentance à Ninive :

I/3. Mais Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis, loin de la face de l'Éternel. Il descendit à Jaffa, et trouva un navire qui allait à Tarsis. Il paya son passage et s'embarqua...

Avec toutes les bonnes excuses que nous avons nous-mêmes, et avec d'autres peut-être, par exemple cet égoïsme raciste qui faisait penser à un Juif que la Parole de Dieu devait être réservée à Israël et n'était pas destinée aux païens, — avec toutes sortes d'excuses donc (et le dernier chapitre nous éclairera sur la vraie raison de sa désobéissance), Jonas a refusé d'obéir. Il a dit non à l'ordre que Dieu lui adressait. Au lieu de s'en aller à Ninive, à l'Est de la Palestine, il s'est embarqué pour Tarsis, à l'Ouest, sur les côtes d'Espagne, tout à l'opposé de Ninive. (Si du moins il s'agit de l'Espagne, car Tarsis est difficile à identifier. Mais c'est en tout cas un lieu situé loin du champ d'action habituel de Jahveh, à l'époque, loin de la Palestine, de la Mésopotamie et de l'Egypte). Jonas a tourné le dos à sa mission et à Dieu. Il a tenté d'échapper à cette Parole de l'Éternel qui lui était adressée et qui voulait l'obliger à une tâche qui lui semblait au-dessus de ses forces. Il a choisi la liberté — une liberté illusoire — plutôt que l'obéissance, qui est la vraie liberté.

Ainsi s'efface la différence entre Jonas et les Ninivites, entre le croyant et les incroyants, entre l'homme de Dieu et les païens vivant dans l'idolâtrie et l'inconduite. Qu'est-ce en effet qui caractérisait Ninive ? qu'est-ce qui caractérise notre monde décadent d'aujourd'hui ? La volonté de vivre à sa guise, sans tenir compte de Dieu et de ses commandements. Or Jonas vient de faire exactement la même chose. Aller à Ninive ne lui plaît pas, il préfère aller à Tarsis, bien que cela déplaît à Dieu. Il ne va pas à Ninive et il va à Tarsis, il fait sa propre volonté et s'oppose à celle de Dieu. Le péché, c'est précisément cela.

Tel est aussi, parfois, notre péché de braves gens, de gens sérieux, de gens d'Eglise. Dieu nous confie nos semblables dans le monde et "du monde", et nous ordonne de leur parler, de travailler à leur conversion et à leur salut, et il nous arrive de répondre : "Je ne peux pas", ce qui pourrait bien signifier : "Je ne veux pas", du moment que Dieu donne ce qu'il ordonne et que son aide toute-puissante est assurée à quiconque lui obéit. ("*Nous n'avons pas reçu un esprit de timidité, mais un esprit de force.*") Nous ne nous enfuyons pas à Tarsis, mais il y a bien d'autres fuites possibles : dans le social ou le politique, dans le rêve ou l'utopie, dans le travail ou l'activisme, dans le passé ou l'avenir, voire dans l'orthodoxie ou le charismatisme. Notre péché peut bien avoir meilleure façon, aux yeux du monde ou même

de l'Eglise, que celui des gens sans foi ni loi ; il peut passer inaperçu ; et pourtant, dans le fond, il est exactement le même que le leur, — avec cette circonstance aggravante qu' " *on exigera davantage de ceux à qui on a beaucoup confié.* "

Il paya son passage — peut-être même a-t-il affrété le navire à ses frais : voyez comme il est honnête ! Il ne s'introduit pas en fraude sur le bateau : il paie exactement ce qu'il doit. Il n'est pas un voleur. Et pourtant cet homme vient de voler Dieu d'un service important qu'il lui demandait. Il n'est pas un meurtrier non plus : il s'embarque au grand jour, comme un honnête touriste, sans avoir la police à ses trousses. Et pourtant il vient d'abandonner froidement à la mort ces milliers de Ninivites qu'il a refusé d'évangéliser, et qui ne pourront échapper, par sa faute, ni à la destruction de leur ville, ni à la perdition éternelle.

Pensons à Jonas, quand nous disons (si ça nous arrive encore !) que nous n'avons ni tué, ni volé. Mensonge ! nous avons tué ces frères que nous ne faisons rien pour avertir. Et nous avons volé Dieu de l'obéissance qu'il attendait de nous.

Il se leva. Bien qu'il désobéisse, Jonas est obligé d'obéir à une partie de l'ordre du Seigneur. Dieu lui avait dit : " *Lève-toi, va à Ninive !* " Il va à Tarsis, mais pour y aller, il se lève quand même. Il ne peut plus rester tranquillement assis à la maison. Maintenant que la Parole de Dieu lui a été adressée, sa vie est bouleversée, qu'il le veuille ou non. Ayant refusé d'entreprendre un voyage qui lui causait du souci, il lui faut pourtant en entreprendre un autre au cours duquel une terrible épreuve l'attend.

Cela encore est vrai pour nous. Nous ne pouvons pas refuser les sacrifices que Dieu nous demande sans être obligés d'en faire d'autres qu'il ne nous demandait pas. Nous ne pouvons nous soustraire au joug léger de Jésus-Christ sans nous charger d'un joug autrement plus lourd que le sien. Nous ne pouvons plus être tranquilles, une fois que nous avons dit non à Dieu. On ne lui désobéit pas impunément : un jour ou l'autre, il faut que cela se paie. On ne peut introduire le désordre dans le plan de Dieu sans en subir les conséquences.

Jonas est peut-être tout heureux d'entreprendre ce voyage en mer. Il se réjouit de découvrir une ville et un pays qui lui sont inconnus. Et tout semble se présenter pour lui sous les plus heureux auspices, malgré sa désobéissance. Dieu n'a pas couru à sa poursuite. Il a pu descendre au port sans encombre, il a trouvé là juste ce qu'il cherchait : un navire prêt à appareiller pour la destination qu'il se proposait. On ne lui a pas volé sa bourse, il ne l'a pas perdue non plus, il a eu de quoi payer la somme coquette qu'on lui demandait pour la traversée. Vraiment, tout s'arrangeait le mieux du monde, et il commençait à

oublier sa faute du moment qu'elle n'avait pas de suite. Mais il ne perdait rien pour attendre.

Et nous non plus. Si nous voulions mesurer la qualité de nos relations avec Dieu à l'abondance des bénédictions dont notre vie est remplie, nous nous croirions facilement sans péché. Mais Dieu nous envoie parfois des épreuves pour nous faire réfléchir et nous ramener à une vue plus juste des choses. Puissions-nous alors, comme Jonas — nous allons le voir — reconnaître que lorsque Dieu nous frappe, ce n'est pas forcément sans raison, et qu'à l'origine de nos malheurs il y a — sans qu'on puisse en faire une règle — que nous sommes désobéissants, ingrats, révoltés contre Dieu. Heureux serons-nous de reconnaître cela, car, pour nous comme pour Jonas, comme pour les Ninivites, comme pour n'importe qui, il n'y a qu'une porte d'entrée dans le Royaume de Dieu : la repentance.

I/4. Mais l'Eternel fit souffler un grand vent sur la mer...

Un « mais » qui signifie que Dieu a l'œil sur ceux qui lui désobéissent, qu'il ne laisse pas faire indéfiniment, et qu'il ne prend pas son parti de ce que ses ordres sont transgressés.

Dieu recourt parfois à des moyens brutaux, à des châtiments sévères, à des épreuves douloureuses, pour faire réfléchir le pécheur, lui montrer qu'il s'est engagé sur une mauvaise voie et le ramener sur le bon chemin.

C'est ainsi que parfois la tempête s'abat sur nos vies comme sur la mer où s'est aventuré Jonas, menaçant de briser l'embarcation de notre existence. La maladie, les infirmités, les deuils, les soucis matériels, les revers, les échecs, les souffrances de toutes sortes, bref, l'un ou l'autre de ces maux se déchaîne contre nous. Nous pouvons alors nous en demander le pourquoi, et chercher dans notre vie ce qui pourrait bien avoir provoqué ce châtiment. Cela non pas pour nous culpabiliser à tout prix et macérer, en quelque sorte, dans une scrupulite paralysante, mais pour retrouver le sourire de Dieu et le soleil de sa grâce. Il nous faut réfléchir, rentrer en nous-mêmes, comme le fils prodigue, et ne pas dire étourdiment : "Je n'ai rien fait pour mériter cela !"

Car notre faute n'est pas forcément une entorse à la morale. Nous l'avons dit, Jonas, pour être secoué sur son navire, n'a pourtant ni tué, ni volé, ni commis adultère. Il n'a pas, que nous sachions, commis d'excès de boisson, il ne s'est battu avec personne, il n'a pas fait d'affaires louches. Il est un parfait honnête homme, vraisemblablement respecté, faisant partie de l'élite de sa nation, un véritable homme de Dieu. Personne probablement ne sait qu'il a désobéi au Seigneur. Cet appel que Dieu lui a lancé de partir pour Ninive et son refus de s'y rendre sont un secret

entre Dieu et lui. D'ailleurs, même si cette faute était connue des autres gens, elle serait d'une nature trop spirituelle, trop subtile pour être comprise et avoir un air de gravité aux yeux de la plupart. Ainsi, Jonas, alors que la tempête fondait sur son navire, pouvait fort bien avoir bonne conscience et ne pas voir de relation de cause à effet entre sa conduite et ce malheur.

Nous autres, par conséquent, lorsque nous endurons l'épreuve et que nous n'avons pourtant aucun des vices catalogués par la morale, que nous n'avons commis aucune des fautes qui font jaser les gens, et que même tout le monde nous plaint sincèrement d'être " injustement " frappés, sachons être plus perspicaces que nos consolateurs et chercher dans notre cœur le point, l'occasion où, comme Jonas, nous avons préféré notre volonté à celle de Dieu, notre chemin à celui qu'il nous traçait. Peut-être nous a-t-il demandé de prendre une responsabilité précise, de faire un effort, de vaincre notre inertie et de sortir de notre tranquillité. Peut-être, comme à Jonas, nous a-t-il ordonné de rendre témoignage de notre foi, d'avertir notre prochain des châtiments futurs, de le supplier de se convertir. Peut-être, comme à Jonas, nous a-t-il enjoint de nous compromettre pour lui, d'endurer des fatigues pour sa cause, de courir des risques pour l'Evangile... Pour n'avoir pas obéi à des ordres pareils, nous ne cessons pas, encore une fois, d'être des gens très comme il faut, d'avoir toutes sortes de qualités et d'être très sympathiques.

Et pourtant, quand même, ce qui est peu probable, nous n'aurions enfreint aucune des défenses de Dieu (" Ne fais pas cela ! "), il suffirait que nous ayons passé outre à l'un de ses ordres positifs (" Fais ceci ! "). Comme nous le montre par exemple l'enseignement de Jésus sur le Jugement dernier, le péché par omission est plus grave que le péché par commission : *" Chaque fois que vous n'avez pas fait cela à l'un de mes frères, c'est à moi-même que vous ne l'avez pas fait : allez-vous-en, maudits, dans le feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges ! "* Le péché, c'est de dire " non " quand Dieu dit " fais ! " C'est de faire comme si Dieu n'avait pas parlé. C'est de maintenir notre volonté en face et à l'encontre de celle de Dieu, quand la volonté de Dieu s'est clairement exprimée dans sa Parole. C'est de " ne pas faire " toutes ces choses — croire, espérer, aimer, pardonner, nous sacrifier, prier sans cesse, confesser Jésus-Christ devant les hommes... — qui nous sont commandées par la Parole de Dieu et qui nous sont rappelées chaque fois que nous lisons la Bible ou que nous l'entendons expliquer, ou que nous la prêchons nous-mêmes... en oubliant de nous la prêcher à nous-mêmes. C'est cela, *notre* péché, et c'est pour ce péché-là que Dieu nous retrouve et parfois nous secoue brutalement, comme Jonas sur son navire.

I/4b... *Une grande tempête, et le navire menaçait de se briser.*

Cette tempête qui a soulevé toute une partie de la Méditerranée, et dans laquelle peut-être d'autres bateaux que celui de Jonas ont été pris, dans laquelle en tous cas tout l'équipage et tous les passagers de son navire étaient exposés au naufrage, cette tempête, quel discernement spirituel ne fallait-il pas à Jonas pour reconnaître qu'elle avait été envoyée à cause de lui, et qu'elle le visait lui seul ! Le prophète aurait pu se dire qu'une tempête, ça a des causes naturelles : une zone de basse pression créant un appel d'air, et voilà la violence des vents tout expliquée. Pas besoin de mêler Dieu à cette affaire ! C'est ainsi, du moins, que raisonnerait un esprit moderne. Et puis, comment penser que Dieu avait mis toute la mer en mouvement, au risque de perdre corps et biens un ou plusieurs navires, dans le but d'atteindre et de ramener à de meilleurs sentiments le seul Jonas ? L'humilité même, en même temps que la crainte de passer pour un esprit naïf et peu scientifique, devaient le détourner d'une telle supposition.

Pourtant, cette supposition est l'affirmation claire et nette du récit biblique. Cette terrible tempête a été déclenchée par Dieu, qui est le maître des pressions et des courants atmosphériques comme de toutes choses dans l'univers. Et elle a été déclenchée à cause d'un seul homme, pour châtier la désobéissance et remédier au péché d'un seul homme : Jonas.

Il nous faut donc savoir discerner, nous aussi, le sens des événements : leur origine surnaturelle, cachée derrière le déterminisme des lois naturelles, comme aussi la leçon qu'ils peuvent contenir pour nous personnellement. Sachons que rien n'arrive par hasard, ni sans raison. Sachons aussi qu'à travers les événements et les malheurs les plus généraux (comme ceux dont les médias nous apportent tous les jours la nouvelle), qui semblent à première vue ne nous concerner en rien, Dieu peut nous adresser un mot personnel et nous inviter à réfléchir, à rentrer en nous-mêmes, à nous repentir. Tout ce qui arrive d'attristant ou de révoltant à travers le monde, je ne dis pas que cela n'arrive qu'à cause de moi, mais je puis et je dois y discerner la voix de Dieu qui m'invite à reconnaître ma propre part de responsabilité, ou du moins à découvrir en moi un péché analogue à celui qui a entraîné ces malheurs ou ces catastrophes. Au milieu des tempêtes qui s'abattent sur le monde, je dois me sentir, comme disait Dostoïevsky, "responsable de tout envers tous." "Ces personnes sur lesquelles la Tour de Siloé est tombée, pensez-vous qu'elles fussent plus coupables que les autres habitants de Jérusalem ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également."

Remarquons aussi que, si nous subissons parfois les conséquences des fautes d'autrui, nous pouvons aussi attirer le mal-

heur sur autrui par notre propre faute. Jonas seul a péché, et c'est lui que poursuit la colère de Dieu, mais il faut que tous les marins qui font route avec lui soient menacés de sombrer. Ils sont solidaires de sa faute, ils sont, c'est le cas de dire, sur le même bateau. Les péchés que nous commettons ne sont jamais une affaire privée entre Dieu et nous ; ils ont toujours des répercussions : familiales, professionnelles, sociales, et notre prochain en est toujours éclaboussé d'une manière ou d'une autre.

Par surcroît, remarquons que la tempête qui secoue Jonas et ses compagnons n'a pas pour responsables les marins, qui pourtant, comme le récit en témoigne, ne sont que des païens, des idolâtres, et peut-être, comme souvent les navigateurs, des têtes brûlées. Le coupable, c'est Jonas, le seul Israélite du bord, le seul homme connaissant vraiment Dieu, on dirait aujourd'hui le seul chrétien. Ainsi, quand les choses vont mal ici-bas, n'en accusons pas seulement " le monde ", les hommes qui n'adorent pas Dieu, mais prenons-nous-en à nous, les chrétiens, qui, étant les seuls à connaître Dieu, devrions aussi faire en sorte que les choses aillent mieux !

Dégageons un dernier enseignement de ce verset. La tempête s'abat sur Jonas et ses compagnons, c'est Dieu qui l'a provoquée, et c'est Jonas qui est visé. Mais quel est finalement le but que Dieu poursuit en ce faisant ? Est-ce simplement la punition de Jonas : " Tu as désobéi, eh bien ! voilà ce qu'il en coûte ! " ? Non pas ! mais aussi l'amendement de Jonas, son retour à l'obéissance, et par conséquent sa rentrée en grâce. *" Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie."* C'est cette conversion et cette vie que Dieu essaye de provoquer quand il frappe un pécheur. C'est pour son bien qu'il éprouve Jonas ; c'est pour notre bien qu'il nous éprouve. C'est par amour qu'il déchaîne les tempêtes.

Bien entendu, le côté obscur des tempêtes et des épreuves ne vient pas de lui, mais de la puissance du mal, et il ne s'en sert, quant à lui, que pour ramener à lui et procurer le salut. *" Dieu nous châtie pour notre bien, pour nous rendre participants de sa sainteté. "* *" Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. "* De sorte qu'avec saint Paul nous avons *" la certitude que ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni hauteur, ni abîme, ni rien au monde ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ. "*

Puisse cette vérité bien connue, mais plus difficilement vécue, nous être toujours présente ! Quelles que soient les difficultés que nous traversons peut-être, laissons-nous purifier par elles ! Servons-nous-en pour descendre en nous-mêmes, nous humilier, demander grâce et revenir à Dieu ! Mettons-les à profit pour rentrer dans la voie de l'obéissance, la seule où nous puissions être bénis !

2. JONAS, LES MARINS ET LA TEMPÊTE. (I. vv 5-8)

I/5. *Les marins eurent peur, ils implorèrent chacun leur dieu et lancèrent dans la mer les objets qui étaient sur le navire pour s'en alléger. Jonas descendit au fond du bateau, se coucha et s'endormit profondément.*

Nous sommes en présence d'un drame à trois personnages : Jonas, les marins et la tempête.

Jonas, c'est l'homme qui fait partie du peuple élu, le seul dans cette affaire qui connaisse le vrai Dieu et soit en communion avec lui, — encore que cette communion, il vienne précisément de la rompre en désobéissant à un ordre divin et en essayant d'échapper à son devoir. Mais comme Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, et que, alors que nous lui sommes infidèles, lui nous demeure fidèle, un lien subsiste néanmoins entre Dieu et Jonas, et ce lien est précisément la tempête, envoyée par Dieu pour faire réfléchir Jonas et l'amener à se repentir. Bref, Jonas est le type de l'enfant de Dieu, de l'homme dont le vrai Dieu dirige la vie. Nous dirions aujourd'hui que c'est un chrétien, et nous pouvons voir en lui notre propre reflet, et le symbole de l'Eglise en général.

En face de Jonas, *les marins*. A la différence du prophète, ceux-ci ne connaissent pas le Dieu véritable. En ce temps-là, ce Dieu véritable, le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, le Dieu vivant, qui sera aussi le Dieu de Jésus-Christ, notre Dieu, ne s'était révélé qu'au peuple d'Israël exclusivement. Ces marins, qui venaient sans doute des côtes où Jonas s'était embarqué, n'étant pas Israélites, étaient donc des païens. Cela ne veut pas dire qu'ils n'eussent pas leur religion et leurs croyances, eux aussi — la suite du récit va nous le prouver — mais leur culte s'adressait à des idoles, à de fausses divinités incapables de les entendre et de les aider. Ces marins sont le type de ce que Jésus appelait "*le monde*", de toute cette masse humaine vivant à côté de la vraie foi, et, de nos jours, de cette société moderne déchristianisée, non pas sans croyances certes, mais sans plus de relation vivante avec le Dieu sauveur de l'Evangile.

Le troisième personnage, si je puis dire, ou plutôt l'incident, l'élément de l'action par lequel se noue le drame et devant lequel chacun des deux autres personnages va réagir, chacun à sa manière, c'est *la tempête*. Une tempête, c'est-à-dire un grand danger, une situation véritablement dramatique, qui va mettre durement à l'épreuve les personnages du drame, Jonas comme les marins, les chrétiens comme les païens — car les uns et les autres sont

exposés au même péril. Une tempête, c'est-à-dire un malheur, une épreuve à surmonter — nous l'avons vu — mais une épreuve de nature collective, dans laquelle bien des gens sont engagés, sans en être forcément responsables : une sorte de crise ou de catastrophe sociale, nationale ou internationale. Une situation comme celle de notre monde à l'heure actuelle, avec ses guerres civiles, ses prises d'otages, son terrorisme, et avec la menace bien réelle d'une guerre généralisée ou sombrerait notre civilisation.

C'est dans le drame, dans l'épreuve que les êtres se révèlent. Que va faire Jonas, que vont faire les marins dans le pressant danger auquel ils sont exposés ? Que faisons-nous et que font les incroyants, quand l'embarcation de notre vie, de notre famille ou de notre pays est secouée par les flots de l'épreuve ? Que fait l'Eglise et que fait le monde quand le navire de la civilisation menace de sombrer ?

Pour ce qui est de Jonas, la réponse est vite donnée : il dort. Il est tout près de sa perte, et il dort, comme Pierre, Jacques et Jean à Gethsémané. Il dort, non certes du sommeil du juste, puisque c'est à cause de lui que la tempête s'est levée, mais peut-être du sommeil de l'homme qui se croit juste, qui s'imagine avoir sa conscience pour lui, qui n'a rien à se reprocher. Ce qui tend à prouver qu'il n'est pas nécessaire d'être juste pour bien dormir, et que la propre justice peut être un aussi bon tranquillisant que la justification par la foi. Il dort : c'est plutôt sa conscience qui dort, comme dort celle de tant de chrétiens qui, parce qu'ils sont chrétiens, se figurent meilleurs que les autres. Ou bien peut-être veut-il, par ce sommeil échapper aux reproches que Dieu pourrait lui faire et aux questions que les marins pourraient lui poser ? De toute façon, son sommeil n'est pas celui de Jésus, qui, dans des circonstances toutes semblables, secoué par la tempête sur le lac de Génésareth, dormira lui aussi profondément : mais ce sera par sa profonde confiance en Dieu. Jonas dort, et bien qu'il soit le propre responsable du danger où se trouve le navire, il laisse les marins, qui n'y sont pour rien, se débrouiller et se démener pour sauver le bâtiment.

Est-ce donc là l'image de notre propre comportement, à nous qui connaissons ou croyons connaître le vrai Dieu ? Est-ce ainsi que font les chrétiens quand les choses vont mal ? Ils dorment ? Pas toujours, je veux le croire, mais plus souvent qu'ils ne pensent. Oui, quand le mal est là, qu'un danger moral nous menace, que la barque de notre famille, de notre pays, de notre Eglise ou de notre société court à l'abîme, il nous arrive de ne rien voir, de tout ignorer, de dormir, et de laisser les autres s'arranger comme ils peuvent. Je ne parle pas des épreuves personnelles, dans lesquelles aussi nous dormons parfois, et qui n'aboutissent pas toujours à nous corriger et nous sanctifier. Mais je parle des épreuves collectives, dans lesquelles les marins, c'est-à-dire

les autres, sont engagés. Dans ces épreuves-là nous dormons en ce sens que nous ne voyons pas leur gravité, que nous laissons aller les choses, que nous nous laissons gagner de vitesse par les événements. Réfugiés au fond de la cale, c'est-à-dire enfermés dans nos principes et dans nos usages, à l'abri derrière notre piété, nous laissons le monde décliner et s'enferrer dans la misère sans lui porter secours.

Nous qui, par la grâce de Dieu, possédons en somme la solution des problèmes fondamentaux, nous mettons notre lumière sous le bâcheau. L'Eglise est toujours en retard sur les problèmes de l'heure. Elle a commencé à s'occuper du problème social quand les syndicats et les partis de gauche l'avaient en bonne partie résolu, mais pas toujours bien résolu. Elle fait aujourd'hui de la politique et de la sociologie, au moment où la politique déçoit tout le monde et où l'Eglise aurait d'autres chats à fouetter. Elle a eu la velléité de se soucier du divorce et des questions conjugales à un moment où ces questions étaient devenues aiguës et où le mal n'était plus facilement réparable. Et maintenant que la mode est de restreindre le péché au domaine de la justice sociale et d'en innocenter les diverses formes d'impureté, elle se désintéresse de ces questions. Peut-être se mettra-t-elle à réagir contre le féminisme moderne, cette « masculinisation de la femme », au moment où tout le monde s'apercevra de ses méfaits et où il sera un peu tard pour remonter la pente. Bavarde sur une quantité de sujets où elle n'a rien à dire, elle est muette quand il faudrait parler. Soucieuse de se prononcer, sans compétence, sur l'actualité, elle néglige de rappeler les vérités permanentes qui sont de son ressort. Elle débat du sexe des anges tandis que Byzance est en flammes. L'Eglise dort, je vous dis.

Pendant ce temps, que font les marins ? Je veux dire : que fait le monde ? Première chose : le monde a peur. Notre texte le dit : *le navire menaçait de se briser. Les marins eurent peur.* Tant que les choses ne vont pas trop mal, le monde est fier de l'intelligence avec laquelle il mène sa barque. Il se vante de sa technique, de ses progrès, de ses institutions, de ses œuvres philanthropiques. Mais quand les choses commencent à se gâter, qu'il se voit aux prises avec des forces qui le dépassent, que des crises économiques ou politiques se déclenchent dont il n'est plus le maître, et qu'il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et faire éclater une guerre qui pourrait être " nucléaire ", le monde se met à trembler. La peur est une des caractéristiques de notre temps, et un écrivain a pu définir notre époque comme " le Règne de la peur. "

Cette peur pousse le monde vers la religion — je ne dis pas forcément vers Jésus-Christ, mais vers l'une ou l'autre des nombreuses croyances imaginées par les hommes, des plus estimables aux plus saugrenues. *Chacun des marins*, dit le récit, *se mit à in-*

voquer son dieu. Une des caractéristiques de la piété païenne — mais nous verrons par là qu'il y a en chacun de nous un païen qui sommeille — l'une des marques de la religion païenne est d'être mise en réserve pour les jours d'épreuve ou de grand danger. C'est la tempête qui fait prier les marins — comme elle fit prier Panurge, lequel oublia ses bonnes résolutions une fois le danger passé. C'est le désordre et le désarroi de ce monde qui donnent un regain de vie à la religiosité naturelle de l'homme et à tous les cultes divers entre lesquels elle se répartit : cultes de l'idéal ou de la liberté, du cerveau ou du muscle, de l'honneur militaire ou de la ferveur pacifiste ; hindouisme, taoïsme, scientisme, spiritisme, spiritualisme x, y ou z... Chacun des marins invoque son dieu, et il y en a tant ! Nous sommes dans une société pluraliste. L'un croit à l'Argent, l'autre à la Machine, le troisième à l'avenir communiste, le quatrième à l'avenir de l'économie libérale. Les problèmes "spirituels" sont à la mode, et le "bon Dieu", autre idole qu'il ne faut pas confondre avec le Dieu de la Bible et de Jésus-Christ, retrouve, avec l'incertitude des temps, ses adorateurs. En littérature et au cinéma, Dieu et Jésus font à nouveau recette.

Que font encore les marins, je veux dire le monde ? *Puis ils jetèrent à la mer les objets qui se trouvaient sur le navire, afin de l'alléger.* Dans le danger, le monde n'est pas assez fou pour se cramponner au superflu. Il ne craint pas de se restreindre, de faire des sacrifices, de renoncer à des choses auxquelles il tenait. En cas de guerre, il accepte une vie rude et des privations pour sauver au moins l'essentiel. Et maintenant déjà, le mot d'ordre officiel n'est-il pas : modérons notre consommation, halte au gaspillage, économisons l'énergie !

I/6. *Le capitaine s'approcha de Jonas et lui dit "Que fais-tu, dormeur ? Lève-toi ! invoque ton Dieu ! Peut être pensera-t-il à nous ; et alors nous ne périrons pas. »*

En d'autres termes, le monde veut mettre toutes les chances de son côté, tirer toutes les sonnettes. Non content d'invoquer tous les dieux qu'il connaît, il veut mettre aussi dans son jeu le Dieu des chrétiens, auquel il ne reconnaît, en principe, pas plus de pouvoir qu'aux autres, mais... on ne sait jamais ! Ce Dieu-là peut être utile aussi, ça fait toujours une précaution de plus. C'est ainsi que, là même où l'Etat, en temps normal, regarde plus ou moins dédaigneusement l'Eglise, voire la persécute, il est heureux, en temps de guerre ou de malheur national, d'avoir l'Eglise sous la main pour soutenir le moral de la nation !

Remarquons d'ailleurs que ce sont les marins qui réveillent Jonas. C'est le monde, bien souvent, qui réveille l'Eglise, qui la tire de la douce et pieuse rêverie où elle se complaît, pour la ra-

mener au sens des réalités et lui dire : " Regarde dans quel pétrin nous sommes ; maintenant, tire-nous de là ! " Quelle humiliation, pour ceux qui possèdent la vérité, de se faire rappeler à l'ordre par ceux qui l'ignorent !

Enfin, dernière ressource du monde : la magie, la superstition, les moyens plus ou moins occultes, qui sont eux aussi, après tout, une religion parmi les autres.

I/6b. Ensuite ils se dirent l'un à l'autre : " Venez, tirons au sort afin de savoir quel est celui qui nous attire ce malheur ".

Bref, le monde fait vraiment tout ce qu'il faut pour essayer de conjurer la tempête ou de passer à travers sans être démolî. Et l'on peut mettre à son actif le fait qu'il pressent, dans le cas particulier, qu'il y a un lien entre le désordre et le péché, entre le malheur et une désobéissance à la volonté divine. Sa réaction est religieuse, ce qu'elle n'est plus guère de nos jours. Il ne faut pas lui en vouloir si tout ce qu'il fait n'aboutit pas à grand'chose et si la tempête continue à faire rage malgré toutes ses précautions. Il fait tout ce qu'il sait faire, tout ce qu'il est capable de faire. Ce n'est pas sa faute — du moins, pas toujours — s'il ne connaît pas le vrai Dieu, qui seul pourrait le tirer d'affaire. Et de quel droit le jugerions-nous, si, comme Jonas, alors que nous connaissons le vrai Dieu et le vrai remède, nous dormons au fond du navire en perdition ?

D'ailleurs, les moyens auxquels il a recours ne sont pas tous inutiles. Assurément, prier les faux-dieux ne sert à rien : les faux-dieux n'existent pas, ils ne peuvent rien faire. Les religions de ce monde, les croyances naturelles de l'homme, qui ne sont pas fondées sur le Christ et sur la Bible, sont zéro en chiffre et en lettres. En revanche, jeter à la mer toute la cargaison, c'est-à-dire sacrifier l'inutile, peut sauver le navire provisoirement, en attendant le réveil de l'Eglise et l'intervention du vrai Dieu. D'autre part, le tirage au sort, même à supposer qu'il soit contraire à la volonté de Dieu, Dieu s'en est servi, dans l'histoire de Jonas, pour désigner le coupable et hâter le dénouement du drame :

I/7. Le sort tomba sur Jonas.

Dieu qui dirige tout par sa Providence, peut se servir des plus mauvais moyens mis en œuvre par les hommes, pour conduire les événements au but qu'il se propose. Comme on l'a dit, il écrit droit sur nos lignes courbes. Mais surtout, ce que les marins, ce que le monde font de mieux, c'est de réveiller Jonas, de tirer l'Eglise et les chrétiens de leur sommeil et de les appeler à la rescoussse.

En effet — la suite du récit nous le montrera — Jonas réveillé, c'est Jonas repentant, qui prend sur lui toute la faute, et qui dit : "Si la tempête fait rage, c'est à cause de moi !" Et la repentance de Jonas provoque la repentance de Dieu, si j'ose dire, son changement d'attitude, l'apaisement de sa colère et l'apaisement de la tempête. Le calme se rétablit, et le navire reprend tranquillement sa route. Une grande délivrance a eu lieu !

Quelle révélation ! C'est donc aux chrétiens seuls, à ceux qui connaissent le vrai Dieu, que le vrai Dieu est en droit de demander compte de la perdition du monde. Au chrétiens, plutôt qu'au monde. Et c'est dans la repentance des chrétiens, avant celle du monde, que réside le salut du monde. *"Le jugement commencera par la maison de Dieu"* (I Pi 4/17). Combien donc il est nécessaire de nous laisser réveiller, même brutalement, par ce monde incroyant mais en péril, et d'être ainsi amenés à ce point où, loin de regarder le monde de haut, avec des airs de pharisiens disant : "C'est bien fait !" nous nous présenterons devant Dieu et devant le monde, à l'exemple de Jonas — à l'exemple et dans la communion de notre Seigneur Jésus-Christ — comme la victime expiatoire, prenant sur nous toute la faute et disant : "Si quelqu'un doit périr, que ce soit nous, qui connaissons ta volonté et l'avons si mal pratiquée ; mais que le monde, lui, dont l'ignorance est encore notre faute, — que le monde, lui, soit sauvé !"

3. LE SORT DE JONAS (I. vv. 8-16).

Dans cet épisode, qui clot le chapitre premier du livre de Jonas, tout est grand, et la situation est intensément dramatique. Une formidable tempête secoue le navire, mais une tempête non moins formidable agite le cœur des marins comme celui de Jonas. Les marins sont partagés entre le désir de sauver leur vie et celui d'épargner leur passager : il ne peuvent sauver Jonas sans périr eux-mêmes. Le prophète de son côté, ne peut tarder plus longtemps d'avouer sa faute sans provoquer la mort de ses compagnons de route, mais il ne peut d'autre part faire cet aveu sans sacrifier sa propre vie. Les premiers comme le second ne peuvent prendre une décision dans un sens ou dans l'autre sans un terrible conflit intérieur. Ils se trouvent dans un état de tension, devant un dilemme qui pourrait séduire un auteur dramatique.

L'attitude des marins "impies".

Ayant donc cherché à savoir quel était le responsable de la tempête qui avait fondu sur eux, les marins avaient découvert que c'était Jonas. A ce moment-là, ils auraient pu tomber à bras raccourcis sur le coupable et le jeter à la mer sans autre forme de procès. Pensez donc ! cet homme qui les avait obligés à jeter à la mer toute la cargaison — représentant combien de milliers de francs ? — et qui mettait le bateau lui-même et leur propre vie en péril ! Cela criait vengeance ! Et ne valait-il pas mieux, comme le dira plus tard Caïphe à propos de Jésus, "*qu'un seul homme meure pour tous, plutôt que tous périssent*" ? Eh bien ! non pourtant. Ils reculent jusqu'à la dernière devant cette conclusion qui sera néanmoins inéluctable. En un temps et dans une situation où l'on faisait bon marché de la vie humaine, ils tentent l'impossible pour laisser au coupable la vie sauve.

Tout d'abord, bien loin d'user de violence envers Jonas, ils l'interrogent, ils veulent entendre ce qu'il peut avoir à dire pour sa défense : v. 8. *Explique-nous ce qui nous attire ce malheur. Quelles sont tes affaires et d'où viens-tu ? Quel est ton pays, et de quel peuple es-tu ?* Ils cherchent à comprendre sa conduite. Puis devant la réponse de Jonas, qui leur confirme sa culpabilité et leur explique qu'il *fuyait devant la face de l'Eternel* (v. 10), au lieu de rendre le jugement eux-mêmes et de décider de le jeter à la mer, ils lui demandent son avis : *Que ferons-nous de toi pour que la mer s'apaise autour de nous ?* (v. 11), et quand Jonas a prononcé lui-même sa propre sentence de mort — *Prenez-moi et jetez-moi dans la mer !* — les marins n'en font rien tout d'abord, et ils tentent une dernière manœuvre désespérée : *ils se mettent à ramer pour gagner la côte* (v. 13). Ce n'est qu'après avoir tout essayé en vain, et lorsqu'ils ont la conviction que Dieu lui-même leur en donnait l'ordre, qu'ils jettent leur passager par-dessus bord (v. 14). *O Eternel, disent-ils, ne nous fais pas périr à cause de cet homme, et ne fais pas retomber sur nous le sang innocent !* (Autrement dit : ne nous rends pas responsables de la mort de Jonas !) *Car c'est toi, ô Eternel, qui as fait ce qu'il t'a plu.*

Il y a donc chez ces païens une modération, un respect des "droits de l'homme" et de la vie humaine, une charité même, qui ne se trouvent pas toujours chez les chrétiens au même degré. Et il y a aussi chez eux une pénétration spirituelle bien remarquable, — encore qu'elle soit mêlée de la peur de mécontenter le Dieu des Hébreux. Quand Jonas leur déclare qu'il est Hébreu et qu'il *sert l'Eternel, le Dieu qui a fait la terre et la mer* (v. 9), le vrai Dieu en somme, et quand il leur annonce qu'il a désobéi à un ordre de ce Dieu-là, *ces hommes* sont saisis d'une grande crainte et lui disent : "*Qu'as-tu fait là ?*" (10). Eux qui ne connaissent pas l'Eternel, qui n'adorent que de faux-dieux, se ren-

dent compte mieux que Jonas ne l'a fait tout d'abord, que c'est une chose grave que de désobéir à un Dieu si grand et si puissant.

On rencontre cette pénétration, de nos jours, chez plus d'un incroyant honnête et réfléchi. Ces gens-là s'étonnent, sans forcément les condamner, que les chrétiens, étant donné qu'ils savent ce qu'ils croient, ne soient pas meilleurs, plus généreux, plus consacrés, plus saints qu'ils ne sont. Parfois même, s'ils ne veulent pas être chrétiens eux-mêmes, c'est parce qu'ils comprennent, mieux que bien des chrétiens, à quelle qualité de vie, à quelle abnégation, à quelle perfection morale la foi chrétienne les obligerait, et que cela les effraie. Nous autres, souvent, nous accoutumons à ce divorce entre la foi que nous professons et la vie que nous menons, nous prenons notre parti de nos lacunes et de notre médiocrité, et nous fermons les yeux sur ce qu'il y a d'inconséquent et de choquant dans notre conduite. Il faut apprendre à nous voir nous-mêmes avec des yeux neufs, non prévenus, et pour cela les critiques des athées clairvoyants peuvent nous être grandement utiles.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans le comportement des marins, c'est le cheminement de leur esprit à la découverte du vrai Dieu, cheminement qui aboutit finalement à leur conversion. Intéressés par le témoignage que Jonas rend à son Dieu, puis saisis par l'aveu qu'il fait de sa faute et le sacrifice qu'il fait de sa vie, ils sont finalement convaincus par la délivrance merveilleuse que Dieu leur accorde en apaisant la tempête. *Ayant jeté Jonas à la mer, la fureur de la mer s'arrêta* (v. 15). Et tandis qu'au début le Dieu de Jonas n'est pour eux qu'un dieu parmi les autres, un dieu qu'il leur paraît bon d'invoquer avec les autres, par précaution, pour se le concilier, l'accent de leur prière est déjà plus vrai lorsqu'ils disent : *O Eternel, ne fais pas retomber sur nous le sang innocent !* car ils ont peur de commettre une injustice. Mais lorsque la tempête s'apaise, la crainte qui s'empare d'eux n'est plus de la peur, mais ce respect mêlé d'amour et de reconnaissance qui n'est autre que la vraie foi. *Alors, nous dit-on, ils offrirent des sacrifices à l'Eternel et firent des vœux en son honneur.*

Pour ces païens donc, l'épreuve redoutable par laquelle ils ont passé — cette terrible tempête — a été le moyen dont Dieu s'est servi pour se faire connaître à eux et les amener à la foi. Peut-être pouvons-nous en dire autant pour nous-mêmes.

L'attitude de Jonas, le "croyant".

L'heure est venue pour Jonas de rendre compte. Et c'est d'abord de sa foi qu'il rend compte. Il proclame hardiment : *"Je suis Hébreu"* — ce qui était déjà une confession de foi, qu'il

explicite ensuite : *C'est l'Eternel, le Dieu du ciel, que je vénère, lui qui a fait la mer et les continents* (v. 9) — ce qu'on pourrait traduire par le premier article du Credo : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » En disant cela devant des hommes qui ne sont pas hébreux, qui ne sont donc pas du nombre des fidèles, il déploie courageusement son drapeau. Il n'est pas un croyant honteux, il rend témoignage. Il fait ce que nous ferions de nos jours en disant devant un de vos Français déchristianisé, nietzschéen, freudien, sartrien ou marxiste : "Je suis chrétien."

Puis c'est de sa culpabilité qu'il rend compte. Sans doute aurait-il pu, encore à ce moment-là, essayer de biaiser, de se justifier, de se défendre jusqu'à la dernière. Il aurait pu prétendre que ce n'était pas de sa faute, et que le sort avait désigné un innocent. Ou bien, sans aller jusqu'à tout nier, il aurait pu édulcorer sa faute, y trouver des excuses, l'avouer de mauvaise grâce et avec toutes sortes de réticences. Pensons à nous-mêmes et à la peine que nous avons à reconnaître nos torts, même mineurs, et à dire très franchement, sans entortiller notre aveu de mille réserves : "C'est ma faute, c'est ma très grande faute. Un point c'est tout. Je vous demande pardon." Il y a des gens qui aimeraient mieux se faire assommer que de reconnaître leur culpabilité !

Mais c'est ici que Jonas va se montrer grand et se révéler un véritable homme de Dieu. Aucun homme de Dieu n'est infailible ni impeccable, et la grandeur ne consiste pas à ne jamais pécher ; mais la grandeur consiste, lorsqu'on a péché, à le reconnaître ouvertement, à s'humilier et à demander pardon. Ainsi le roi David disant, après son adultère : *O Dieu, aie pitié de moi... J'ai péché contre toi.. J'ai fait ce qui est mal à tes yeux... Purifie-moi..., lave-moi..., efface mon iniquité!*" (Ps 51). Ainsi l'enfant prodigue se jetant aux pieds de son père et s'écriant : " *J'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils!*" (Luc 15) Jonas est de la même famille que ces hommes-là : il reconnaît, il confesse, il ne cherche pas d'échappatoire : *Je reconnaïs, dit-il, que c'est à cause de moi que vous avez été assaillis par cette grande tempête.*" (v. 12).

Et puis, remarquons-le aussi, l'aveu que Jonas fait de sa faute n'a pas lieu devant Dieu seulement, dans son for intérieur. Nous pensons volontiers — et la polémique anti-romaine nous en a inculqué l'idée — qu'une confession secrète est suffisante, et qu'il n'est pas nécessaire, que c'est même du formalisme de se confesser devant les hommes. Jonas, lui, s'est confessé devant les hommes, et le moins qu'on puisse dire, c'est que cette confession a dû lui être plus pénible que s'il l'avait faite simplement dans sa prière personnelle. Il s'est confessé à ceux-là mêmes qu'il avait offensés et qu'il avait mis en péril sur la mer par sa faute, à

ceux-là mêmes qui avaient toutes les raisons de lui en vouloir, de le mépriser et de se venger de lui. Et il s'est confessé devant des païens, ne craignant pas de se montrer tel qu'il était devant ceux qui risquaient d'en tirer argument contre sa foi, se faisant tout petit devant ceux dont il aurait pu penser qu'il leur était supérieur.

Mais ce qu'il y a de plus impressionnant dans le repentir de Jonas c'est que ce repentir ne se traduit pas seulement par une humiliation morale, même très dure, mais par un geste qui va lui coûter cher. En avouant sa faute aux marins, il ne fait rien moins que le sacrifice de sa vie : *Prenez-moi, jetez-moi à la mer, car je reconnais que c'est à cause de moi que vous avez été assaillis par cette tempête* (12). Oui, Jonas livre sa vie en expiation de sa faute, et il la donne pour que les marins aient la vie sauve, pour que l'ordre universel, perturbé à cause de lui, soit rétabli. Il meurt pour le salut des autres. En effet, sitôt qu'il est englouti par les flots de la mer, la tempête s'apaise, et les marins sont hors d'affaire. Et ils sont sauvés non seulement physiquement, mais leur âme fait la découverte du vrai Dieu : le sacrifice de Jonas a opéré leur conversion. A leur tour *d'offrir des sacrifices à l'Éternel et de faire des vœux en son honneur* (16).

Le parallèle entre Jonas et Jésus.

On ne peut pas lire cet épisode sans penser à Jésus-Christ, qui lui aussi a donné sa vie pour apaiser la colère de Dieu et pour que les autres soient sauvés. Il y a évidemment quelques différences entre Jonas et Jésus, notamment le fait que Jonas est un pécheur, alors que Jésus ne l'est pas, et le fait que le salut procuré par Jonas ne concernait qu'une poignée de marins et était surtout temporel, tandis que celui de Jésus concerne tous les hommes et qu'il est le salut éternel. Pourtant, les ressemblances sont là également, très frappantes. Chez l'un et chez l'autre, la mort intervient à cause du péché, chez l'un et chez l'autre cette mort est volontaire, chez l'un et chez l'autre cette mort volontaire a pour résultat une délivrance, chez l'un et chez l'autre ce sont les autres qui sont bénéficiaires du sacrifice. Jésus-Christ est notre Jonas, qui, par total oubli de lui-même et par amour pour nous, a consenti à perdre la vie. Ce parallélisme s'affirmera encore au chapitre suivant.

Par l'aveu de son péché et par son sacrifice, Jonas a opéré le salut temporel et la conversion spirituelle de ses compagnons de route. En se chargeant de nos péchés et en se sacrifiant pour nous, Jésus-Christ nous a non seulement grâciés, mais nous a donné la force d'imiter Jonas et de nous inspirer de son exemple. Confesser nos fautes, nous abaisser devant Dieu et devant les hommes, supporter de la part d'autrui je ne dis pas la mort,

mais du moins des ennuis, des contrariétés, des peines, éventuellement des persécutions, voilà un moyen de remplir notre mission de chrétiens dans ce monde et de travailler au bien tant matériel que moral ou spirituel de notre prochain. Au lieu d'attendre, pour devenir de meilleurs chrétiens, que les autres aient commencé à le devenir, avançons-nous hardiment dans la voie de l'humiliation et du sacrifice ! C'est dans la mesure où nous irons très loin dans cette voie, comme Jonas, que les autres seront attentifs à notre témoignage et croiront au Dieu que nous servons. Autrement dit, aimons sans attendre d'être payés de retour, aimons même quand c'est difficile, ainsi que Dieu lui-même l'a fait pour nous en Jésus-Christ, lui qui nous a aimés le premier. Peut-être alors verrons-nous les autres s'éveiller à l'amour ? mais il ne s'y éveilleront pas si nous attendons qu'ils fassent les premiers pas, ou qu'ils nous suivent à la même allure que nous. Il y a des matériaux qui ne fondent qu'à de très hautes températures. Ce n'est qu'au contact d'un christianisme non pas tiède, mais surchauffé, que fondront les cœurs des indifférents.

4. LE "PSAUME" DE JONAS, AU FOND DE L'ABÎME. (ch. II)

II/1. *L'Éternel envoya un grand poisson qui engloutit Jonas ; et Jonas resta dans le ventre du poisson pendant trois jours et trois nuits.*

Ce chapitre nous apprend que la grâce de Dieu se trouve parfois dans son châtiment même, et qu'il faut descendre au fond de l'abîme pour voir poindre la délivrance. Comme l'a dit je ne sais plus qui : "rien n'est plus proche de la grâce que le désespoir." Ou, plus prosaïquement, il faut toucher le fond pour pouvoir remonter.

Nous nous imaginons souvent — car telle est la pensée de l'homme naturel — que l'amour de Dieu se révèle essentiellement dans les bénédictions terrestres qu'il nous accorde (la santé, l'aisance, le bonheur, le succès : telle est d'ailleurs la prédication de certaines sectes guérisseuses), et nous croyons que Dieu s'éloigne de nous quand ces bénédictions nous sont retirées et font place aux malédictions. Mais la Bible nous dit au contraire que Dieu n'est jamais plus près de nous que lorsqu'il semble nous abandonner, et que c'est du mal le plus affreux qu'il tire le bien le plus excellent. Sa miséricorde jaillit du sein même de sa condamnation. Cette vérité est tout-à-fait centrale, puisque c'est

celle qui se dégage de la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ : ce chef-d'œuvre d'injustice et de haine, ce comble de la souffrance a été le lieu où s'est révélé l'amour de Dieu dans toute sa grandeur, et d'où sont sortis la vie, le bonheur, le salut de milliers d'hommes, virtuellement de tous, effectivement de tous ceux qui ont cru. La Croix est jugement et grâce.

Jonas en effet, comme Jésus dont il est l'image prophétique, était un homme mort. Jeté à la mer bien loin du rivage et en pleine tempête, il ne pouvait pas s'en tirer. Tout était fini pour lui et bien fini. Nous avons vu qu'il avait fait le sacrifice de sa vie : pas une seconde l'idée ne l'a effleuré qu'il pourrait en réchapper. D'ailleurs la mer, pour les Anciens, était le symbole même de la mort, de l'horreur dernière, de la destruction : lorsqu'on était englouti par elle, il n'y avait plus d'espoir. Jonas le dit bien dans sa prière :

II/4-7. "Tu m'avais jeté dans l'abîme, au fond de la mer, et les courants m'enveloppaient.

*Toutes tes vagues et tous tes flots passaient sur moi.
Déjà je me disais : Je suis rejeté loin de tes regards...
Les eaux m'environnaient, j'allais perdre la vie.
L'abîme me cernait de toutes parts.
Les algues entouraient ma tête.
J'étais descendu jusqu'aux racines des montagnes.
La terre me fermait ses barrières pour toujours..."*

Pour Jésus aussi, en effet, tout était fini. Il avait fallu boire jusqu'à la lie la coupe des humiliations ("*Que ta volonté soit faite et non la mienne !*"), subir l'agonie de Gethsémané, l'abandon des disciples, le reniement de Pierre et la trahison de Judas, la haine du Sanhédrin et la veulerie du peuple, les moqueries, les crachats les injures, le fouet, la couronne d'épines. Il lui avait fallu être cloué sur la croix, subir les railleries de la populace ("*Il en a sauvé d'autres, et il ne peut se sauver lui-même. Descends de la croix, si tu es le Fils de Dieu !*"), ne voir venir aucun secours d'en haut ("*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*") et rendre enfin le dernier soupir. Il lui avait fallu être porté dans la tombe, comme ceux qu'on ne reverra plus, dont on parlera désormais au passé et dont on ne parlera plus très longtemps, et être pleuré de ses disciples, qui avaient cru qu'il était le Messie et dont le beau rêve s'était effondré.

Or, malgré les apparences, Dieu était avec Jésus. Il était en Jésus pour "*réconcilier le monde avec lui-même.*" Il l'accompagnait au fond de la mort, à laquelle il ôtait son pouvoir, et au matin de Pâques il lui rendait la vie. Comme le dit Anne dans son cantique (I Sam. 2/6-8) :

" Le Seigneur fait mourir et il fait vivre ;
 " Il fait descendre au séjour des morts
 " Et il en fait remonter.
 " Le Seigneur appauvrit et il enrichit ;
 " Il abaisse et il élève.
 " Il fait sortir de la poussière le misérable,
 " Et de la fange il retire l'indigent,
 " Pour les faire asseoir à côté des princes
 " Et pour leur donner en héritage un trône de gloire. "

De même, Jonas n'a pas été abandonné dans le gouffre de la mer. Dieu le faisait engloutir par un énorme poisson, lequel le rejeta sain et sauf sur le rivage (v. 11). Miracle de la résurrection. Miracle que chante Jonas en ces termes :

II/7b-10. *" Tu m'as fait remonter vivant de la tombe, ô Seigneur, mon Dieu ! ..*
Pour moi, je t'offrirai des sacrifices, en célébrant tes louanges.
J'accomplirai les vœux que j'ai formés.
Le salut vient de l'Eternel ! "

Cette typologie, qui fait de l'engloutissement et du rejet de Jonas la figure, l'annonce prophétique de la mort et de la résurrection du Christ, n'est pas, vous le savez bien, de mon invention. Elle est le fait de Jésus lui-même, qui, refusant les miracles qu'on lui demandait et qui ne faisaient qu'endurcir au lieu de convertir, dit un jour : *"Cette génération mauvaise et adultère demande un signe : il ne lui en sera donné d'autre que celui du prophète Jonas. Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le sein du grand poisson, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre."* (Mat. 12/39-40). Et il l'a répété plus tard (Mat. 16/4). Le vrai nom de Jonas et de son poisson, c'est Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Au surplus, l'engloutissement de Jonas dans la mer et son sauvetage miraculeux sont, dans l'Ancien Testament, une des pré-figurations les plus saisissantes du baptême et font penser à ce que l'Apôtre Paul dit de ce sacrement : *"Nous avons été ensevelis avec le Christ par assimilation à sa mort, afin de vivre, avec le Christ ressuscité, d'une vie nouvelle."* (Rom. 6). Jonas a donc été baptisé, et pour lui le baptême a réellement contenu ce qu'il signifiait, puisqu'il a fait de lui un homme nouveau. Le Jonas qui avait dit non à la volonté de Dieu et qui, au lieu de partir à Ninive, s'était enfui à Tarsis, cet homme-là a été véritablement noyé au fond de la mer, et c'est un autre Jonas que le grand poisson a rejeté sur le rivage : un Jonas régénéré, soumis, prêt à partir pour Ninive où Dieu l'appelait : un Jonas converti.

L'abîme, la prière et la foi.

Ainsi donc, avons-nous dit, c'est quand tout semble perdu que Dieu vient à notre secours. C'est au fond des abîmes que Dieu vient nous repêcher. Qu'est-ce d'ailleurs que le salut, sinon la délivrance de ceux qui sont en perdition. Tant que les choses vont bien ou pas trop mal, tant qu'il y a en nous des ressources et que nous croyons pouvoir nous tirer d'affaire nous-mêmes, tant qu'il reste un espoir, nous ne crions pas à Dieu. C'est seulement quand nous sommes tout au fond de la détresse que Dieu peut venir à notre aide sans que nous ayons l'illusion de nous secourir nous-mêmes. C'est donc lorsque Dieu semble le plus éloigné qu'il est en vérité le plus proche.

Voyez Jonas. S'il a été ainsi sauvé *in extremis*, s'il a été saisi par Dieu à l'instant même où il allait mourir, où il était autant dire mort, c'est qu'il a reconnu sa faute et accepté son châtiment.

Nous l'avons vu, Jonas a eu ce rare courage de dire : " J'ai eu tort. " Il a confessé sa culpabilité, il a dit : " *Je reconnais que c'est à cause de moi que vous avez été assaillis par cette grande tempête.* " Et il a convenu qu'il méritait le châtiment et que ce châtiment devait être la mort. Il s'est livré lui-même entre les mains de Dieu et de ses bourreaux : " *Prenez-moi et jetez-moi à la mer !* " La repentance, sans avoir décidé Dieu à l'aimer — puisqu'il nous aime sans condition — a rendu cet amour efficace et, comme on dit en langage militaire, opérationnel. Dieu est intervenu.

Lorsque nous sommes précipités dans un abîme ou dans un autre, dans une épreuve, une détresse qui nous fait subir le poids de la colère divine (ou, tout au moins, les conséquences de notre péché ou du péché en général), si, alors, nous nous révoltions, si nous disons que ce n'est pas juste, que nous n'avons pas mérité cela, et si nous nous en prenons aux marins qui nous ont jeté à la mer, je veux dire aux autres qui nous ont mis dans cette situation, ou encore à Dieu lui-même qui a permis cela, nous ne pouvons pas espérer être secourus et tirés de peine. Car ce n'est pas une attitude juste devant Dieu. Nous avons de l'orgueil, et Dieu résiste aux orgueilleux, mais fait grâce aux humbles. Ce n'est qu'en nous reconnaissant pécheurs et en demandant pardon que nous pouvons nous concilier Dieu. Ce n'est qu'en lui donnant raison de nous punir que nous pouvons rentrer en grâce auprès de lui. Ce n'est qu'en justifiant Dieu que nous pouvons être justifiés nous-mêmes.

Seconde chose à remarquer : Jonas, au fond de sa détresse, a prié.

Alors qu'auparavant, il semblait avoir perdu l'esprit de prière, et que, tandis que les marins eux-mêmes invoquaient leurs faux-

dieux, lui dormait, maintenant qu'il voit dans son horreur extrême la conséquence de sa faute, il s'adresse à son Dieu et retrouve les mots et l'esprit de la prière. Il s'approche du trône de la grâce, pour être opportunément secouru. *"Quand mon âme défaillait en moi, dit-il, je me suis souvenu de l'Éternel, et ma prière est parvenue jusqu'à toi."*

Il est certain que souvent le malheur ramène à Dieu et réveille la prière endormie. Mais ce n'est pas toujours le cas. Beaucoup, dans la détresse, au lieu de prier, se révoltent, comme nous venons de le voir, ou bien se désespèrent. Ils ne se souviennent de Dieu que pour lui faire le poing. Jonas, lui, n'est ni abattu, ni révolté. Courbé sous le châtiment, il retrouve Celui qu'il a offensé.

Souvent aussi, quand on se remet à prier dans le malheur, on prie à la manière des païens, par exemple uniquement pour demander, pour réclamer, pour exiger, ou bien sans vraiment attendre l'exascètement, sans certitude, sans foi. On ne sait pas ce qu'il faut dire, ni dans quel esprit le dire, pour prier comme il faut. L'esprit de louange fait bien souvent défaut. La prière de Jonas est une prière de louange, si extraordinaire que cela soit dans sa situation.

Remarquons aussi que cette prière est faite en bonne partie de citations ou de réminiscences des psaumes, qu'il savait donc par cœur. Ce qui prouve non seulement qu'une prière récitée peut être parfaitement sincère, mais que seule une prière d'inspiration biblique, pénétrée de sentiments bibliques, peut être une prière chrétienne, entendue de Dieu.

Ou bien aussi, la prière que l'on fait dans le malheur est sans lendemain. Une fois la situation de nouveau meilleure, on ne se souvient plus de Dieu et des promesses qu'on lui a faites. Comme dit un proverbe espagnol, *"passé le péril, adieu le saint!"* Jonas, lui, se souviendra du Dieu qu'il a retrouvé dans sa prière, il sortira transformé de son épreuve, et lui qui naguère avait tourné le dos à Dieu, se mettra à sa disposition pour le servir.

Troisième remarque à propos de Jonas : outre sa repentance et sa prière, la troisième chose qui lui a permis de recouvrir la vie et le bonheur en même temps que la faveur de Dieu, c'est sa foi. Il a cru sans broncher à la délivrance et à la grâce du Seigneur. Il s'est accroché à cette certitude avec une confiance admirable. Qu'on en juge.

Il n'était pas encore délivré, pas encore revenu à l'air libre, mais encore enfermé dans le ventre du grand poisson, ce qui ne valait guère mieux que la mort ; il était encore, à vues humaines, un homme perdu, que déjà il remerciait Dieu de l'avoir délivré. Il dit :

*"Du sein du séjour des morts, je t'ai invoqué,
Et tu as entendu ma voix..."*

*Tu m'avais jeté dans l'abîme,
Mais tu m'as fait remonter vivant de la tombe.* " (v. 3, 7)

Jonas exprime au passé une chose qui ne s'est pas encore produite. Ainsi fera saint Paul, disant : " *Ceux que Dieu a appelés, il les a justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.* " (Rom. 8/30). Ainsi prierà Jésus devant le tombeau de Lazare, avant que celui-ci fût ressuscité : " *Je te rends grâces, ô Père, de ce que tu m'as exaucé.* " (Jn. 11/41) Jonas a eu cette foi que Jésus conseillera en ces termes : " *Quand vous priez, croyez que vous avez obtenu ce que vous demandez, et cela vous sera accordé.* " (Mc. 11/24).

Comment donc Jonas a-t-il pu remercier avant d'avoir reçu ? On peut en donner notamment deux explications. Ou bien Jonas a vraiment cru qu'il serait délivré : il a vu dans le grand poisson qui s'est trouvé là providentiellement la preuve que Dieu venait à son secours et voulait empêcher sa mort. Il s'est déjà vu délivré, vu des yeux de la foi, alors que des yeux de la chair il se voyait encore perdu. Et c'est bien cela, la foi : le contraire de la vue, voir autre chose que ce qu'on voit, ne pas tenir compte de la réalité présente pour s'élever à ce qui sera demain, espérer contre toute espérance.

Ou bien ce n'est pas tellement pour la délivrance immédiate, terrestre et physique, que Jonas remercie, mais plutôt pour la grâce, le pardon, le salut éternel que Dieu lui octroie. Il a compris que Dieu avait effacé sa faute, qu'il ne le considérait plus comme coupable, qu'il le tenait de nouveau pour son serviteur. A côté de ce pardon merveilleux, le fait d'avoir la vie sauve était secondaire, et il pouvait dire avec un psalmiste : " *Ta bonté, ô Dieu, vaut mieux que la vie.* "

Que ce soit là la cause de sa reconnaissance et de son allégresse, on peut le déduire de ces deux passages de sa prière : " *Permets-moi seulement de voir encore ton saint temple.* " (v. 5) Et : " *Ceux qui s'attachent à de vaines idoles abandonnent Celui qui leur fait grâce.* " (v. 9) Le temple de Dieu à Jérusalem, c'était le symbole à la fois de la présence de Dieu et de sa miséricorde. L'arche de l'Alliance signifiait que Dieu était là, et les sacrifices qu'on faisait dans le temple rappelaient que Dieu fait la paix avec les pécheurs. En demandant à revoir le temple, Jonas demande à revoir Dieu et à recevoir son pardon. Maintenant qu'il est sûr de ce pardon, peu lui importe de recouvrer la vie. Maintenant qu'il est délivré du péché, la délivrance du danger de mort où il se trouve pourra suivre, mais non nécessairement. Le bien suprême, c'est d'être en paix avec Dieu. A quoi bon vivre, même agréablement, si l'on a Dieu contre soi ; en revanche, qu'est-ce que la mort, si l'on meurt réconcilié avec Dieu ?

Cette interprétation est bien dans la ligne de tout le livre. Car — on le verra mieux encore avec la repentance de Ninive et

ce qui s'en est suivi, le message essentiel du livre de Jonas, c'est l'Evangile, la Bonne Nouvelle de l'amour gratuit de Dieu. En définitive, sans le savoir encore, c'est vers Jésus-Christ que Jonas regarde, vers Celui qui a été englouti dans l'abîme de la mort pour le péché de tous les hommes, et qui a été retiré de cet abîme pour le pardon et le salut de tous ceux qui croiraient en lui.

Trois réactions à l'épreuve.

En résumé, ce chapitre nous propose trois moyens pour passer au travers des épreuves et de l'adversité sans être détruit, mais en en retirant au contraire un bénéfice immense : c'est de *se repentir*, de *prier* et de *croire* au Dieu qui fait grâce. Si nous suivons Jésus-Christ sur la voie descendante du châtiment et de l'humilité, nous le suivrons aussi dans la voie ascendante de la libération et du pardon. " *Comme vous avez part aux souffrances, vous avez part aussi à la consolation* ", dit saint Paul (II Cor. 1/7). Ou ailleurs (Rom. 8/17) : " *Nous sommes héritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être aussi glorifiés avec lui.* " Ou encore (Phil. 3/10) : " *Mon but est de le connaître, lui et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort, pour parvenir, si possible, à la résurrection d'entre les morts.* "

Ce que notre baptême a signifié pour nous — et ce que la sainte Cène signifie aussi : mort et résurrection spirituelle, fin du règne du péché par identification à la mort de Jonas ou de Jésus-Christ, et commencement du Règne de Dieu, de la sainteté et de la vie par notre participation à la délivrance de Jonas et à la résurrection de Jésus-Christ, — cela deviendra réalité pour nous, si nous suivons le chemin de la repentance, de la prière et de la foi. Alors, véritablement, " *les choses anciennes seront passées, et tout deviendra nouveau* " (II Cor. 5/17). Non seulement notre péché sera une chose dépassée, mais notre mort même. La tombe ne nous retiendra pas plus qu'elle n'a retenu Jésus-Christ ou que le grand poisson n'a retenu Jonas. " *O Mort, où est ta victoire ?... Grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire, par Jésus-Christ, notre Seigneur !* "

5. LE DEUXIÈME APPEL DE JONAS ET SES RÉSULTATS (ch. III).

III/1. La Parole de l'Eternel fut adressée à Jonas une seconde fois, en ces mots : " Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et fais-y entendre la proclamation dont je t'ai chargé.

La Parole de l'Eternel ne reste pas sans effet. Elle ne retourne pas à lui sans avoir accompli sa mission. Si l'homme résiste, elle persiste. Ainsi dans le cas de Jonas, qui, rentré en grâce, est réintégré dans sa mission de prophète (comme Pierre le sera dans sa charge d'apôtre après son reniement, et comme l'Eglise l'est dans la sienne après des temps d'apostasie) et chargé exactement du même message que celui qu'il avait refusé de transmettre.

Ainsi donc le Seigneur n'a pas changé d'avis. Il a, si j'ose dire familièrement, de la suite dans les idées. Il n'est pas une girouette. Il n'a pas renoncé, malgré la défection de son prophète, à faire entendre sa Parole aux Ninitives, ni à se servir de Jonas pour cela. Il n'est pas un Dieu instable et changeant, qui dit tantôt oui, tantôt non. C'est ce que la Bible exprime en disant que "*Dieu est fidèle et qu'il ne peut se renier lui-même.*" Et c'est aussi ce qui fonde la confiance absolue que nous pouvons avoir en lui, car en nous appuyant sur lui et sur ses promesses, nous ne risquons pas de nous appuyer sur quelque chose ou quelqu'un qui se dérobe.

III/3. Alors Jonas se leva ; il alla à Ninive, selon la parole de l'Eternel.

Cette fois-ci, Jonas obéit. Il a compris le sens de la terrible épreuve qu'il a subie, il en a tiré la leçon, il est devenu un instrument plus souple entre les mains de son Seigneur. Il est né de nouveau. La Parole de Dieu n'est plus pour lui objet de mépris — "*Cause toujours, Seigneur, moi, j'en fais à ma tête !*" — elle doit être écoutée et suivie : "*Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté.*"

III/3b. Or Ninive était une très grande ville : il fallait trois jours pour en faire le tour.

Sans doute s'agissait-il de la ville et de ses faubourgs, des agglomérations voisines, des cités satellites, comme on dit aujourd'hui qui constituaient le grand Ninive. D'ailleurs le chiffre 3, nombre sacré, n'est pas d'une rigoureuse précision mathématique. Reste que Ninive, avant sa destruction en 612, était en effet une des plus vastes métropoles de l'antiquité, présentant tous les défauts, les vices et les fléaux de la grande concentration urbaine. Au chapitre 4, il sera dit d'elle qu'elle comptait "*plus de 120 000*

créatures humaines qui ne savaient pas distinguer leur droite de leur gauche — ce qui peut signifier qu'ils n'avaient pas le sens du bien et du mal.

III/4. Jonas commença par faire dans la ville une journée de marche. Il criait : " Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! "

Sûrement que nous n'avons là que le résumé de son message. Jonas a dû préciser d'où lui venait cette certitude de la prochaine destruction de la ville : il ne parlait pas en son propre nom, mais au nom du *Seigneur tout-puissant du ciel et de la terre*, seul capable de mettre cette menace à exécution. Il a dû également y ajouter des considérants et reprocher aux Ninivites leurs injustices, leurs désordres, leurs violences, leur libertinage, leur immoralité, comme étant les propres causes de la colère divine, ou, si vous préférez, devant nécessairement produire à la fin leurs conséquences les plus amères et les plus catastrophiques. Il a dû ainsi faire écho à ce que le Seigneur lui avait dit lors de la première vocation qu'il lui avait adressée : *"La méchanceté des Ninivites est montée jusqu'à moi."*

Au surplus, cette menace de destruction n'était pas inexorable, impossible à conjurer : elle devait contenir, implicitement ou explicitement, un appel à la repentance. Autrement, il n'eût même pas été nécessaire de la proclamer, cette menace. Il eût suffi à Dieu de détruire la ville sans avertissement, si l'avertissement n'eût rien changé. Ainsi de même, dans les Evangiles, les fréquentes menaces de jeter les rebelles à l'amour de Dieu *"dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents"*, ont évidemment pour but de faire réfléchir ces récalcitrants et de leur tendre une perche de salut — ce qui ne veut pas dire que ces menaces ne s'accompliront pas pour ceux qui refusent de saisir cette perche et qui s'endurcissent volontairement et définitivement.

Le parallèle entre Ninive, la grande ville, et le peuple français d'aujourd'hui, ou le peuple "suisse", ou notre société occidentale en général, cette société de consommation, de jouissance et de profit, actuellement au bord de la guerre et de la destruction, — ce parallèle s'impose à l'esprit. On pourra le trouver facile, mais il n'en doit pas moins être fait, bien qu'il doive finalement tourner à l'avantage de Ninive et à notre confusion.

Par qui en effet, tout d'abord, la menace fut-elle portée à la connaissance de Ninive ? Par un homme seul, un étranger par surcroît — un SOLJÉNITSINE, un Helder CAMARA — et, pour comble, un Juif. Les habitants pouvaient facilement mettre son message sur le compte de l'ignorance des conditions de vie locales, ou de la jalouse d'un petit peuple à l'égard de la grandeur et

de la puissance ninivites. Ils pouvaient tenir Jonas pour un fou, un exalté, un déséquilibré, et le laisser parler dans le désert, ou se moquer de lui, ou l'enfermer comme aliéné ou comme perturbateur de l'ordre public.

Au surplus, la destruction proclamée par Jonas pouvait paraître, à vues humaines, tout-à-fait improbable. Ninive était alors au faîte de sa puissance et de sa culture, ses armées étaient victorieuses partout, rien ne menaçait sa sécurité. Il fallait vraiment une forte dose de crédulité — ou de foi ? — pour croire que derrière la parole de Jonas il y avait la Parole de Dieu et pour croire que cette Parole divine pouvait s'accomplir et renverser tout d'un coup une ville si grande, si belle, si heureuse et si fière.

Et qu'on ne voie pas dans le chiffre de 40 jours articulé par Jonas une date déterminée où Ninive serait détruite à coup sûr, ce qui aurait donné à cette destruction un caractère d'imminence inévitable. Nous savons que dans la Bible les nombres n'ont pas de signification arithmétique précise — nous venons de le voir avec le chiffre 3 — mais un sens symbolique. Ces 40 jours pouvaient aussi bien être 6 mois ou 40 ans : ils signifiaient essentiellement que Dieu accordait à Ninive un délai pour se repentir, un sursis pendant lequel l'exécution de sa menace restait suspendue, et que les Ninivites pouvaient mettre à profit pour se tourner vers Dieu et changer de vie. Loin de rendre la menace plus précise, ces 40 jours la tempéraient par l'éventualité du pardon. Pensons aux 40 jours du Déluge, aux 40 ans d'Israël dans le désert, aux 40 jours de Moïse sur la montagne, aux 40 jours de Jésus au désert, ou encore aux 40 jours séparant Pâques de l'Ascension : ce sont toujours des temps de retraite, de réflexion, de retour sur soi-même, d'attente de Dieu, et débouchant sur une délivrance, sur un retour en grâce, sur quelque chose de grand et de nouveau. Eh bien ! les Ninivites auraient pu se méprendre sur cette bienveillance divine sous-jacente aux 40 jours, et au lieu d'y voir l'éventualité d'un pardon subordonné à la repentance, y voir la preuve de la faiblesse de Dieu, qui, trop bon pour punir, reculerait devant l'exécution de sa menace. La suite des événements semblera donner raison à cette manière de voir, puisqu'en effet le temps a passé sans que Ninive fût détruite.

Comparons-y maintenant la situation de notre Ninive contemporaine. Ce n'est pas un homme seul, mais des centaines qui, chaque dimanche, dans les chapelles, les "temples" et les cathédrales, sur toute l'étendue du pays, rappellent inlassablement que si la population continue à tourner le dos à Dieu et à vivre à sa guise, les choses finiront mal : "Si vous ne vous repentez, vous périrez !" Mais peut-être que je me fais illusion, que cet avertissement n'atteint qu'une poignée de gens, ou qu'il n'est plus guère lancé par les Eglises, qui parlent de révolution plutôt que de re-

pentance, et de la bonté de Dieu plutôt que de sa colère. Peut-être, mais aujourd'hui ce ne sont pas seulement les serviteurs de Dieu, mais aussi les économistes, les sociologues, les scientifiques qui crient casse-cou, voyant que la manière actuelle de vivre, la recherche fiévreuse du profit, le saccage insensé de la nature, le développement des puissances de destruction les plus effroyables, l'irresponsabilité et la soif de jouissance entraînent et entraîneront toujours davantage des conséquences funestes, voire mortelles pour la société. Jonas s'est multiplié à des centaines et des milliers d'exemplaires, les prophètes de malheur abondent à notre époque, et ils ne parlent plus seulement du haut des chaires, mais dans les journaux, à la radio, à la télévision. Nous sommes dûment avertis que le monde est au bord du gouffre.

Avec cela, si Ninive pouvait considérer comme improbable sa destruction, l'anéantissement du monde moderne ou son asservissement sous un régime sans foi, ni loi, sont, hélas ! des choses parfaitement possibles. On pourrait se trouver un de ces quatre matins devant cette alternative : soit de déclencher une guerre atomique qui serait, sinon la fin du monde, du moins la fin d'un monde, soit, pour éviter cet anéantissement physique, s'exposer à l'anéantissement spirituel en cédant à la puissance impérialiste et satanique qui rêve de dominer le monde. De toute façon, ce serait l'écroulement de la civilisation et un amoncellement sans précédent d'horreurs et de souffrances.

Jusque là, en attendant, nous avons, comme Ninive, nos 40 jours, c'est-à-dire un délai indéterminé. Il se peut que cette menace ne s'accomplisse que dans beaucoup d'années ou jamais, mais il se peut aussi qu'elle s'accomplisse du jour au lendemain. Nous ne savons pas. Mais chaque jour nouveau qui se lève est un sursis qui nous est accordé, non pas pour que nous disions : "Nous avons bien le temps, et puisque le monde tient toujours, il tiendra bien autant que nous !" ("Après nous le déluge !") mais pour que nous le mettions à profit pour nous repentir et prêcher la repentance, pour aider ce monde à changer sa façon de vivre, à prendre le sac et la cendre et revenir à Dieu. Chaque jour peut être le dernier : non seulement, d'ailleurs, pour le monde dans son ensemble, ou pour notre pays en général, mais pour chacun de nous. L'expérience nous enseigne que tel peut être aujourd'hui plein de santé, et dans trois jours reposer au cimetière, ce qui sera, pour lui, la fin du monde. Chaque jour est un sursis pendant lequel il nous est dit : *"Aujourd'hui, si vous entendez ma voix, n'endurcissez pas vos cœurs!"*

Ainsi donc, tout comme Ninive, nous sommes placés devant une menace de destruction et de mort, menace tout aussi imprécise quant à la date de son exécution, mais tout aussi certaine et irrécusable dans son essence. En face de cette menace, que fait Ninive, et que fait notre peuple ?

Ninive, cette ville impie et débauchée, terreur de l'Antiquité, prend la menace au sérieux. Elle reconnaît que le châtiment qui l'attend est la conséquence de ses fautes. Elle s'humilie et se repent. Et tout d'abord, elle promulgue un jeûne national.

III/5. Les gens de Ninive crurent à Dieu (ou "mirent leur confiance en Dieu"); ils proclamèrent un jeûne et se revêtirent de sacs, des plus grands aux plus petits.

Le roi lui-même et les grands du royaume, les autorités de la nation, le "soviet suprême", donnent l'exemple :

III/6. Le roi se leva de son trône, se dépouilla de son manteau — vêtement splendide assurément, et insigne de sa royauté — se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre.

C'était là, en Orient, je n'ai pas besoin de vous le dire, des marques d'humiliation et de repentir, par lesquelles on se faisait tout petit devant Dieu et se courbait sous son châtiment.

III/7-9. Puis il fit publier cet ordre dans Ninive... Que tous crient à Dieu avec force... Qui sait si Dieu ne se laissera pas flétrir...

N'est-elle pas impressionnante, cette mortification de la population tout entière, gouvernement en tête ? Ce ne sont pas seulement les gens d'Eglise qui s'humilient, mais les habitants en général. Ce n'est pas seulement une classe plutôt qu'une autre, comme si les coupables étaient "les gros", ou au contraire le peuple, uniquement la droite, ou uniquement la gauche. Même si tous les Ninivites, pris individuellement ne se sont pas repentis avec la même intensité les uns que les autres, même si plusieurs ont regardé cette flambée religieuse d'un œil détaché, il y a dans la repentance profonde des meilleurs une force capable de modifier de proche en proche l'état d'esprit, les mœurs, la culture, la législation et peut-être jusqu'aux structures sociales et politiques de toute une nation — pourvu qu'on ne commence pas par ces réformes structurelles et qu'on ne confonde pas repentance et chambardement.

Et n'est-il pas impressionnant, ce jeûne auquel participent petits et grands, autorités et administrés, tous endurant les privations et la faim ? Le jeûne, au sens propre du terme, c'était un moyen de faire passer l'âme avant le corps, et de reconnaître qu'il est plus important de vivre en paix avec Dieu que de remplir son estomac. C'était aussi un moyen de faire passer la prière avant tout, et d'avoir le temps qui manque d'habitude et la lucidité d'esprit pour prier longuement et pour s'examiner minutie-

gement devant Dieu. C'était enfin l'expression et la simple conséquence de la repentance, de la tristesse où l'on est de ses fautes : quand on a du chagrin, on ne mange pas.

Car, il faut bien le reconnaître, le jeûne, le sac et la cendre, n'ont pas été pour les Ninivites de simples formes, comme on serait tenté de les en accuser, aujourd'hui où on a si peur du formalisme et de l'hypocrisie. Dans ces formes, les Ninivites ont mis un contenu. Ils n'ont pas seulement donné des signes de repentance, mais ils se sont réellement repentis. Ce qu'auparavant ils considéraient comme bien, ils l'ont appelé mal, et ils ont cessé de le commettre. Ils ont véritablement " renoncé à leur mauvaise conduite ", ils ont changé de cap, et n'ont pas seulement fait semblant. Dieu lui-même l'a vu et constaté, et c'est sur ce constat qu'il s'est repenti (par manière de dire) du mal qu'il avait voulu leur faire. Dieu en effet, dont nous avons dit précédemment qu'il est fidèle et ne change pas d'avis, ne change ici de décision que parce que les hommes ont changé, mais il n'en reste pas moins immuable dans sa volonté de faire grâce à qui-conque se repente.

III/10. Dieu vit comment ils agissaient et renonçaient à leur mauvaise conduite, revint sur sa décision de leur faire du mal, et il n'accomplit pas sa menace.

Maintenant, face aux menaces qui pèsent sur le monde d'aujourd'hui et sur chacune de nos vies, que fait notre peuple ? le vôtre, le mien ? Nous avons bien, en Suisse, un Jeûne fédéral décrété chaque année par les autorités politiques, " un jour solennel de prière et d'action de grâces ", comme dit le texte officiel. Et vous avez en France, je pense, le Carême, écho indirect des 40 jours de Ninive qui, de catholique qu'il était, est plus ou moins observé par les protestants. Mais plutôt moins que plus, je suppose. Jeûne fédéral ou Carême ne sont plus que les vestiges anémiés d'un lointain passé, la survivance anachronique d'une vénérable tradition. Dans l'un comme dans l'autre, on mange comme à l'ordinaire, voire davantage, les réjouissances ne sont suspendues que sur le papier (et encore !), les églises et les temples sont aussi vides que d'habitude, et la télévision ne nous montre pas nos hommes d'Etat, comme le roi de Ninive, couverts d'un sac et assis sur la cendre !

Je sais bien que d'aucuns cherchent à se défendre en disant que l'essentiel du jeûne n'est pas dans l'abstinence, que jeûner était bon pour nos ancêtres, que ce n'est qu'un masque, une façade, qu'il faut être " authentique ", etc. Et l'on cite volontiers l'Écriture qui dit que " le jeûne auquel le Seigneur prend plaisir, c'est un cœur brisé. " Mais je voudrais bien qu'on m'explique comment on peut avoir le cœur brisé et manger quand même

de bon appétit. On ne me fera pas croire qu'on peut ne pas jeûner, et au surplus ne pas prier, ne pas méditer l'Ecriture, ne pas respecter le dimanche, mais passer son temps à s'agiter, à se réjouir et à s'étourdir, et avoir pourtant dans le cœur les sentiments de contrition qui sont ceux du pécheur devant la sainteté de Dieu ! Non, en supprimant les formes, on supprime aussi le contenu. Comme le disait VINET : " Le mépris des moyens de grâce est plus près qu'on ne croit du mépris de la grâce. "

Si tel n'était pas le cas, si l'on pouvait vivre un jeûne ou un carême païen dans des sentiments chrétiens, si je voyais nos Suisses ou nos Français, sans modérer en rien leur frénésie de jouissance, s'améliorer et se transformer, les égoïstes devenant altruïstes, les orgueilleux humbles, les mauvais caractères doux et accommodants, les buveurs sobres et les libertins rangés ; si je voyais nos députés et nos hommes politiques prendre à bras le corps les problèmes de l'alcoolisme, de la drogue, de la prostitution, du divorce ou de l'avortement, et bien d'autres problèmes, et leur chercher des solutions qui ne soient pas celles de la facilité et de la démission, — eh bien, je serais le premier à dire : bravo ! vous avez raison de vous moquer des formes, puisque sans les formes vous vous convertissez. Seulement comme pour obtenir en fait la conversion du cœur et de la conduite, on n'a pas encore trouvé mieux que les moyens que nous propose l'Ecriture, je dis au contraire : laissez de côté toute préoccupation mondaine et profane, et prenez le temps de rentrer en vous-mêmes, de rechercher le tête-à-tête avec Dieu et le face à face avec la Parole, priez, adorez, implorez sa grâce, luttez avec lui comme Jacob avec l'ange, et ne le laissez pas qu'il ne vous ait bénis !

Nous penserons peut-être que ce langage s'adresse aux indifférents, à la masse de nos concitoyens pour qui les mots mêmes de Dieu, d'adoration, de contrition, n'ont pas de sens. Ce sont ceux-là qu'il faudrait secouer, et avec quelle violence ! pour se faire entendre. Pourtant, l'humilité ne parle pas tout-à-fait ainsi. L'humilité sait que "*le jugement commencera par la maison de Dieu*", que l'Eglise de Jésus-Christ, et ses ministres à plus forte raison, doit être levain dans la pâte, et que c'est à nous de donner l'exemple d'une vraie et profonde repentance. Si nous nous flattions d'être meilleurs que le gros de notre peuple ; si, au lieu de nous affliger, nous nous recherchons nous-mêmes ; si, au lieu de jeûner, de nous priver, de traiter durement notre corps — comme le faisait saint Paul —, nous cherchons à satisfaire nos instincts de bien-être et de confort ; si nous avons hâte d'enseigner les autres sans nous enseigner nous-mêmes et de changer la société sans vouloir bêcher nos propres platebandes ; si, en un mot, nous nous moquons de Dieu, soyons sûrs que ce ne sera pas impunément !

Au surplus, nous avons des lumières que les Ninivites n'avaient pas, et qu'un grand nombre de nos concitoyens n'ont plus. Si donc les Ninivites n'ont pas résisté à la prédication de Jonas, comment résisterions-nous à celle de Jésus-Christ ? Ce que je dis là, c'est Jésus lui-même qui l'a déclaré : *"Les Ninivites se lèveront, au jour du jugement, avec cette génération, parce que, eux, ils se repentirent à la prédication de Jonas. Or voici, il y a ici plus que Jonas !"* (Mat. 12/41).

Si, comme les Ninivites, nous nous repentons véritablement, si nous savons reconnaître ce qui ne va pas dans nos vies et y remédier, la grâce de Dieu déployera en nous toute son efficacité, et, comme Ninive, nous serons finalement à l'abri du châtiment et comblés de toutes sortes de bénédictions. *"Parfois, dit le Seigneur, selon Jérémie (18/7), je déclare au sujet d'un peuple ma détermination de le détruire, de l'arracher et l'anéantir ; mais si ce peuple se détourne de sa méchanceté, je reviens sur le dessein que j'avais de lui faire du mal."*

6. DIEU COMPATISSANT, JONAS RÉCIDIVISTE. (ch. IV)

Jonas, voilà un homme qui a passé par le baptême et la conversion, un homme en qui s'est réalisé par avance le mystère de la mort et de la résurrection, un homme qui, au travers d'une épreuve dramatique et purificatrice, a fait une profonde expérience de la grâce divine et est devenu un autre homme. De prophète lâche et insoumis qu'il était auparavant, il a été transformé en un prophète obéissant, instrument docile entre les mains de Dieu, qui remplit la tâche que le Seigneur lui avait confiée : aller dans Ninive prêcher la repentance.

Eh bien ! le chapitre 4 de son livre nous montre qu'un homme baptisé et converti n'est pas encore un "saint", au sens courant du terme, un homme d'une qualité de vie hors du commun, un homme quasiment sans péché. Jonas, qui a passé par la mort à lui-même et la nouvelle naissance, qui a tourné le dos à sa vie passée, qui s'est engagé dans la bonne voie, donne pourtant l'exemple fort peu édifiant d'un homme égoïste et sans cœur, volontaire et colérique, prompt à se décourager et amoureux de ses aises. Voyez comment s'ouvre ce chapitre :

IV/1-2. Alors Jonas le prit très mal et se fâcha... Prends ma vie Seigneur, car la mort vaut mieux que la vie.

Que de crimes Jonas accumule en un instant ! D'abord il s'agit et se fâche. Voilà qui n'est guère conforme à l'image que

la Bible nous donne de l'enfant de Dieu, plein de patience et de douceur, ignorant l'animosité et la colère.

Au surplus, sa colère est dirigée contre Dieu lui-même. C'est à Dieu qu'il en veut et qu'il fait des reproches. C'est contre le souverain maître de l'univers que s'élève et se révolte le ver de terre Jonas, prétendant savoir mieux que Dieu ce que Dieu aurait dû faire.

Et par la même occasion, il cherche à justifier sa désobéissance passée (pour laquelle, pourtant, ne s'en souvient-il pas ? au moment du danger il avait demandé pardon) : s'il avait refusé de se rendre à Ninive, c'est parce qu'il savait bien que Dieu reviendrait sur sa menace de détruire la ville, et que par conséquent ça ne servirait à rien de transmettre cette menace ! C'est lui, Jonas, qui avait raison !

Enfin, tirant pour le présent la conséquence logique de sa révolte, il déclare que, puisque c'est ainsi, puisque Dieu ne sait pas ce qu'il veut et s'est, en somme, joué de lui, ce n'est pas la peine de travailler à son service, ce n'est même pas la peine de vivre. Et il demande la mort à grands cris.

Mais ce qui surtout déshonore Jonas, c'est, plus encore que sa révolte même, le mobile de sa révolte. Ce qu'il reproche au Seigneur, c'est d'être un Dieu d'amour, qui pardonne à ceux qui se repentent, qui oublie la pire inconduite quand elle est confessée. Comme un ouvrier-vigneron d'une certaine parabole, il "voit de mauvais œil que Dieu soit bon." Il ne peut pas admettre que Ninive soit sauvée, après tous les péchés qu'elle a commis, et après que Dieu lui-même ait juré de la détruire. Il adopte l'attitude du fils aîné d'une autre parabole, qui reproche à son père de tuer le veau gras pour fêter le retour de son indigne cadet. Il cite textuellement une parole de l'Ecriture-sainte, qui dit que "Dieu est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté", mais c'est pour la critiquer, cette parole, pour contester à Dieu le droit d'être ainsi. C'est ce qui fait l'essence même de Dieu, du Dieu de l'Evangile, à savoir l'amour, qu'il ne peut pas comprendre ni admettre, et qu'il repousse.

Quel orgueil de sa part, et quelle cruauté à l'égard des Ninivites ! Quel orgueil, puisqu'il se tient devant Ninive — équivalent pour nous du monde non-chrétien ou post-chrétien — comme le juste en face des méchants, comme le pharisien en face du péager, certain que le châtiment ne l'atteindra pas, lui, tandis qu'il doit atteindre les autres. Il sort de Ninive et s'établit très à l'écart (v. 5) pour bien marquer qu'il se désolidarise du péché de cette ville et qu'il n'a rien à voir avec ces pécheurs !

Et quelle dureté dans son cœur, quel manque total de pitié ! Quand il n'est pas encore sûr que Dieu fera grâce à la ville, il ne verse pas une larme sur ces Ninivites qui par milliers vont peut-être périr. Pour un peu, il dirait avec POINCARÉ : "Une mort,

c'est un drame ; mais cent morts, c'est de la statistique." D'avantage, il attend à distance avec une sorte de joie sadique la destruction de la ville. Il va assister à un beau spectacle, comme plus tard NÉRON devant l'incendie de Rome. Et il se prépare à se frotter les mains en disant : " C'est bien fait ! ils n'ont que ce qu'ils méritent ! " Il aura beau le dire en termes pieux (et fondés, eux aussi, sur l'Écriture) : " Il y a tout de même une justice, le crime ne saurait demeurer impuni, le Seigneur rétribue chacun selon ses œuvres ", les sentiments qui l'inspirent n'en sont pas moins odieux.

Et son manque de pitié pour les Ninivites n'a d'égal que sa pitié pour lui-même. Le Seigneur ayant fait pousser près de lui une plante *pour lui donner de l'ombre et lui ôter sa mauvaise humeur* (v. 6), il ne dit pas merci. Mais cette plante ayant séché (v. 8), le voilà de nouveau qui se lamente et qui appelle la mort. Il ne voit que son petit malheur personnel. Le monde peut crouler autour de lui, qu'il ne se soucie que de se mettre à l'ombre !

Aigreur, révolte, orgueil, égoïsme, dureté... Mais c'est surtout l'ingratitude de Jonas qui est monstrueuse. Ce qu'il refuse aux Ninivites, c'est l'amour et le pardon de Dieu. Or de quoi vit-il lui-même — de quoi vivons-nous ? — sinon de la grâce ? Qu'est-ce qui lui a sauvé la vie, sinon précisément ce pardon de Dieu ? Si Dieu n'était pas amour, où serait-il maintenant, notre Jonas ? Au lieu d'être confortablement assis dans sa cabane à attendre l'éventuelle destruction de Ninive, et de pouvoir se fâcher de ce qu'elle n'arrive pas, il ne serait plus qu'un cadavre flottant entre deux eaux dans l'immensité de la mer et sans plus de valeur qu'un morceau de bois.

C'est bien parce que Dieu lui a fait grâce, parce qu'il est venu à son secours d'une manière que Jonas lui-même a reconnue merveilleuse et imméritée, parce que Dieu est intervenu miraculeusement en sa faveur en envoyant au dernier moment le gros poisson, — c'est bien à cause de l'amour de Dieu que Jonas est encore en vie. Et nous aussi. Et voilà qu'au lieu de se réjouir de ce que d'autres bénéficient de la même miséricorde que lui, de ce que Dieu fait aux autres ce qu'il lui a fait à lui-même, au lieu de déborder de reconnaissance au point de vouloir que tous les hommes soient sauvés comme lui, au lieu de bénir Dieu de ce qu'il est un "*Dieu compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté*", il demande que le jugement qui s'est détourné de lui atteigne les autres dans toute sa rigueur. Il ressemble au serviteur impitoyable d'une troisième parabole, à qui le maître a remis une dette énorme, mais qui exige que son camarade paie tout ce qu'il doit.

Voilà où en est Jonas, cet homme baptisé d'eau et d'Esprit, durement éprouvé pour son salut et dûment converti, cet homme de Dieu, chargé du ministère de la réconciliation. Il est entré

dans la vie nouvelle, et il a déjà grossièrement oublié ce qui fait l'essence même de la vie nouvelle, à savoir la charité. Sa réaction est celle de l'égoïsme le plus épais, de la vanité la plus obtuse, de l'incompréhension totale de ce qu'est Dieu et de ce qu'est l'amour.

Si décisifs qu'aient été les premiers pas dans la vie chrétienne, ils doivent être suivis de beaucoup d'autres. On est encore qu'en chemin, et le but n'est pas tout proche. Il faut se prendre en mains pour faire des progrès, pour découvrir de nouveaux aspects de la vérité et les mettre en pratique. *"La volonté de Dieu, c'est votre sanctification."* Toujours à nouveau, il nous faut faire retour à notre baptême pour en tirer toutes les virtualités qu'il contient. *"Considérez, disait saint Paul, que vous tous qui avez été baptisés, c'est dans la mort de Jésus-Christ que vous avez été plongés, afin de vivre d'une vie nouvelle!"*

Par dessus tout, il s'agit de tirer toutes les conséquences de ce principe vital qui a été à la base de toute conversion : l'amour.

Qu'est-ce donc que l'amour divin, cet amour que malgré le formidable rappel à l'ordre que Dieu lui a adressé, Jonas n'a pas encore fait sien ? Le Seigneur essaie de le lui faire comprendre :

IV/4, 10, 11. *Fais-tu bien de t'irriter ?.. Tu as pitié d'une plante... comment n'aurais-je pas pitié de Ninive...*

Jonas a pitié d'une plante, d'un végétal sans valeur, sans âme et sans durée ; Dieu a pitié des hommes, dont le moindre a une valeur infinie à ses yeux, dont la vie n'a pas de prix, et dont l'âme est immortelle, mais qui risquent une éternité de malheur s'ils n'obtiennent pas une éternité de bonheur.

Jonas a pitié d'une plante pour laquelle il n'a pris aucune peine, qui lui a été simplement donnée ; Dieu a pitié des hommes qui sont ses créatures, son œuvre, dans lesquels il a mis tout son amour, et dont la perte serait terrible pour lui.

Jonas a pitié d'une plante — non, c'est de lui-même qu'il a pitié, de sa seule petite personne ; Dieu, lui, a pitié de plus de 120.000 hommes dont chacun est aussi précieux devant lui que Jonas.

Jonas gémit sur la perte de ses aises, de son confort, de sa tranquillité temporelle ; Dieu, lui, s'afflige sur la perte éternelle de ces cent-vingt-mille Ninivites.

Jonas connaît Dieu, encore qu'il le connaisse bien mal. Les Ninivites, eux, ne distinguent pas leur droite de leur gauche, vivent dans une telle ignorance de la volonté de Dieu qu'ils ne savent pas faire la différence entre le bien et le mal, qu'ils ne

savent pas se conduire, qu'ils s'égarent, et qu'encore une fois ils se perdent — au sens le plus fort et le plus tragique de ce terme.

Le contraste est si énorme que Jonas, s'il n'est pas complètement obtus, doit en être couvert de honte — et nous aussi, dans la mesure où nous ressemblons à Jonas. Car je n'ai pas besoin de souligner lourdement cette ressemblance. Chacun de nous aura saisi au passage tel ou tel trait de la figure du prophète où il s'est reconnu lui-même, et dont il n'a pas lieu d'être fier.

La miséricorde infinie de Dieu.

Mais laissons là Jonas et notre propre lenteur à entrer dans la pensée de Dieu. Et admirons, adorons la miséricorde infinie de Dieu à l'égard de ce monde qui vit loin de lui, à l'égard de cette Ninive moderne qu'est notre civilisation déchristianisée ou non encore christianisée, qui véritablement ne sait pas distinguer sa gauche de sa droite et prend le bien pour le mal et le mal pour le bien. Dieu aime Ninive. Il pourrait la détruire, sans doute. Elle mériterait de l'être, et peut-être le sera-t-elle un jour. Elle se détruit d'ailleurs elle-même à force de méconnaître la volonté divine, d'enjamber les commandements et d'ignorer délibérément les conditions de sa vie et de son vrai bonheur. Mais Dieu, bien loin d'éprouver devant cette perspective de destruction la joie maligne de Jonas et peut-être des chrétiens bien-pensants, tarde le plus possible l'échéance, patiente, supporte, attend, accorde à Ninive un sursis. " Il prend plaisir, non à la mort de Ninive, mais à sa conversion et à sa vie. " La miséricorde de Dieu s'étend à tous les hommes, même aux pires d'entre eux, aux plus irrécupérables à vues humaines, et nous n'avons pas à nous en offusquer, comme Jonas, car ce serait scier la branche sur laquelle nous sommes assis, nous qui ne subsistons devant Dieu, comme Jonas, que par miséricorde. Et ce serait nier cette miséricorde elle-même, car ce serait supposer qu'elle nous est due, à nous, que nous l'avons méritée plus que les autres, et que les autres ne sauraient y prétendre ; or une chose due n'est plus une grâce.

Le dernier mot du livre de Jonas, c'est bien celui-ci : " *Dieu est amour* ". Entrons dans cette volonté d'amour, et mettons à profit le sursis accordé à Ninive pour l'évangéliser ! Que le sort de Ninive nous préoccupe plus que je ne dis pas seulement nos aises, mais que notre propre destinée éternelle. L'apôtre Paul ne souhaitait-il pas d'être anathème, séparé de Christ, pour que son peuple fût sauvé ? Pressés par l'amour du Christ, témoignons de notre foi, prêchons en temps et hors de temps, faisons connaître au monde qui nous entoure qu'il y a pour lui une espérance, qu'il est encore temps de revenir à Dieu et de trouver en lui la grande raison de vivre.

BIBLIOGRAPHIE

Time and again, a systematic analysis of the foundations of Physics, par M.D. STAFLEU. Wedge Publishing Foundation, Toronto, 1980 (224 p.)

Voici un livre fracassant, un livre-choc dont les dix chapitres vont faire date.

Il est le fruit du travail d'un physicien sud-africain sur les problèmes relatifs aux fondements mêmes de la Physique. En un peu plus de deux cents pages, l'auteur nous fournit d'un ton serein, rien de moins qu'une épistémologie cohérente éclairant non seulement les concepts-clés et la méthodologie de la Physique, mais également l'histoire de cette science.

Mais ce qui fait de ce livre un livre important pour nous, c'est le fait que l'auteur soit un chrétien réformé et s'affirme explicitement comme tel vis-à-vis de ses pairs de la communauté scientifique internationale. Et de ce fait, il réalise le tour de force de nous fournir, avec une épistémologie de la physique, du même coup, et pour la première fois à mon sens, la base solide que nous attendions pour commencer à construire, enfin, une théologie des sciences digne de ce nom.

Pour réaliser ce travail admirable, M.D. STAFLEU, a choisi d'utiliser comme cadre théorique une des philosophies réformées, celle des professeurs H. DOOYEWERD et D.H. VOLLENHOVEN. Ces deux penseurs ont, en effet, créé dans le second quart de ce siècle ce que l'on a appelé l'Ecole d'Amsterdam et dont le système porte le nom de "*Philosophie de l'idée de loi*". Comme le note à juste titre l'auteur, "contrastant avec la mode philosophique, cette philosophie ne dégénère pas en une sorte de méthodologie".

La réussite épistémologique de STAFLEU, marquant ainsi l'acte fondateur de la théologie des sciences que nous attendions tous, est d'autant plus grande que la philosophie de DOOYEWERD n'a pas été conçue comme une réflexion sur les problèmes spécifiquement scientifiques. Mais la puissance de l'architecture de ce système est telle qu'elle est dotée d'une portée heuristique remarquable quant aux problèmes scientifiques, due à la précision de ses concepts épistémologiques propres. Aucune autre philosophie réformée, celle de Cornélius VAN TIL par exemple, ne possède de telles qualités.

Parmi les concepts utilisés par STAFLEU dans son entreprise, on peut en distinguer trois qui ont été les artisans majeurs de sa réussite épistémologique :

1. *Distinction loi et sujet* : toute science véritable s'occupe de lois. On considère généralement que ces lois régissent les "objets" de la science. La théorie issue de la philosophie de DOOYEWERD opère ici un

renversement "micro-copernicien". Le terme et le concept d' "objet" est abandonné pour laisser place à celui de "sujet", c'est-à-dire ce qui est assujetti aux lois scientifiques. Cette première distinction, au-delà de sa pertinence immédiate pour l'épistémologie, me semble s'inscrire dans le cadre plus large d'une sémiologie générale du créé, un peu dans la perspective de la notion de "signification" chez DOOYEWERD.

2. *Distinction typicalité et modalité :*

a) les lois typiques sont les lois spéciales qui s'appliquent à une classe limitée de "sujets". Par exemple : la loi de Coulomb ou le principe de Pauli. Elles sont trouvées par induction.

b) les lois modales sont les lois générales valables pour des "sujets" de caractère plus abstrait. Elles sont inférées par abstraction et s'appliquent à tous les sujets. On peut citer, par exemple, la loi de la gravitation ; sa validité est universelle, quels que soient les "sujets".

3. *Les différents aspects modaux* : la recherche d'un principe unique qui unifierait le champ du savoir scientifique n'a donné, nous rappelle l'auteur, qu'une prolifération de "ismes" : arithmétisme, géométrisme, mécanicisme, évolutionisme, vitalisme, behaviorisme, logicisme, intuitionisme, historicisme, etc.

Par contraste, et en rupture radicale avec ce courant de pensée, la philosophie de DOOYEWERD "va tenter une solution en termes de plusieurs modes d'expériences mutuellement irréductibles". DOOYEWERD a été le premier à reconnaître que les lois modales pouvaient être groupées en "sphères de lois" ou "aspects modaux". Chaque aspect modal a un caractère général, universel, mais ne peut être réduit à aucun autre. Bien entendu, l'irréductibilité ne signifie en aucun cas que les différents aspects modaux soient sans liens ou indépendants.

Dans ce livre consacré à la Physique, STAFLEU ne fait usage que des quatre premiers aspects modaux. Ce sont les aspects : numérique, spatial, cinématique et physique. En effet, le cinquième aspect étant le "biotique", on sortirait du cadre des sciences physiques pour aborder celui des sciences de la vie.

Comme l'écrit STAFLEU : "les aspects modaux ne doivent pas être "compris dans un sens kantien comme des modes a priori et évidents "par eux-mêmes de pensée, mis à jour par une métaphysique indépendante "de la science empirique. Au contraire, nos arguments en faveur de la "désignation des aspects modaux seront tirés de la science (entendue "comme investigation de la création), et non pas de la spéculation métaphysique, basée sur une prétendue autonomie de la pensée humaine."

C'est donc ce cadre théorique qui fait merveille tout au long du livre. Que ce soit dans les problèmes difficiles de l'irréversibilité du temps ou de la causalité en physique statistique, ou dans la question si ardue de l'interprétation des relations de HEISENBERG en mécanique quantique, ou enfin dans les problèmes de mesures statistiques et de hasard dans les théories probabilistes, toujours on retrouve la même clarté et la fécondité des vues exposées. Le dernier chapitre, consacré aux questions d'individualité des structures en physique nucléaire, est un véritable chef-d'œuvre de rigueur et d'intelligence.

Ce livre fait honneur à son auteur et, à travers lui, à toute la pensée réformée internationale.

Science sans conscience : Labor et Fides, 1980 ; 189 pages.

Il s'agit là du compte rendu de la conférence organisée par le Conseil œcuménique des Eglises, à Boston en 1979 sur le thème *Foi, Science et Avenir*. Nous ne sommes plus au temps où la foi et la science luttaient vigoureusement pour s'exclure l'une l'autre. Les convictions sont devenues plus humbles ; nous ne sommes plus au temps des optimismes, mais l'homme d'aujourd'hui se sent menacé par lui-même ; devant la perspective d'une complète destruction, quel sens la vie humaine a-t-elle ; peut-on encore parler d'un avenir possible ? Marc FAESSLER note qu'il y a encore peu de temps *ont aurait traité ces questions en termes d'abord politiques et économiques* (p. 73) alors que maintenant on les aborde sous un angle éthique. *Cette révolution copernicienne est aussi l'indice d'un aggravement (sic) de la situation* (page 73). En fait n'est-ce pas plutôt que l'on se mette à mieux écouter l'appel des biologistes qui déjà depuis de longues années ont toujours ramené leurs questions aux chrétiens sur le plan éthique, alors que beaucoup de chrétiens ont cru qu'un engagement politique et économique allait tout résoudre. On notera d'ailleurs la place importante des biologistes dans cette rencontre où il y avait un tiers de théologiens, un tiers de scientifiques, un tiers de spécialistes de sciences humaines.

On a quelquefois l'impression au fil des communications que le dialogue est difficile à engager et qu'il reste à l'intérieur de chaque discipline. Ainsi dans le domaine théologique, les uns pencheront pour un renouvellement complet des relations entre Dieu et l'homme, mais de son côté, Gerhard LIEDKE propose plutôt de relire le texte de la Genèse pour y découvrir ce que le texte a toujours contenu et ceci à la lumière de l'écologie.

Dialogue difficile à se nouer mais on sent qu'il y a une volonté d'écoute et de compréhension de part et d'autre. C'est sans doute cela qui est encourageant dans cette conférence de Boston : le sentiment qu'il faut aller plus loin.

Alain G. MARTIN.

Jean-Marc CHAPPUIS : *Division des chrétiens ou service de l'unité* ? Labor & Fides, 1979 ; 55 pages.

L'action du Conseil œcuménique fait l'objet de nombreuses critiques. Ce petit livre n'a pas pour but d'entrer dans la polémique, mais plutôt de présenter ce conseil avec sérénité. Dans une première partie, Jean-Marc CHAPPUIS fait l'historique en insistant sur les grandes rencontres : New-Delhi, Upsal, etc. On s'aperçoit, par cette retrospective, combien en trente ans l'univers culturel dans lequel nous vivons a changé. Est-ce la raison d'une situation de mauvaise conscience dans laquelle vit l'Eglise depuis ce temps ? La citation que fait l'auteur d'un passage d'Elisabeth ADLER est typique : *Le monde n'admettra pas de notre part un témoignage purement verbal... Il s'agit dans le mouvement œcuménique de parvenir également à cette unité de la parole et de l'action* (p. 25). Il est normal et salutaire que l'Eglise sache confesser ses péchés : mais ce qu'on peut sans doute reprocher à toute une partie des chrétiens et du mouvement œcuménique, c'est d'avoir pris pour juge la voix du monde et non d'abord celle de son Seigneur.

L'auteur se fait honnêtement l'écho des difficultés d'un dialogue œcuménique sincère. Il propose une série de réflexions. Mais on peut en fin de compte se demander si la réflexion du Conseil œcuménique est vraiment le reflet de l'Eglise universelle ou si plutôt, elle ne reflète qu'un courant de pensée parmi tant d'autres ; on ne peut qu'être très perplexe sur ce qui est dit de la théologie dite africaine : elle donne l'impression aux européens complexés d'être tournée vers l'avenir : ne risque-t-elle pas plutôt d'être tournée sur elle-même ?

Alain G. MARTIN.

Herman DOOYEWERD : *Roots of Western Thought. Pagan, secular and Christian options*, traduction du Neerlandais par John Kray — avec une préface de M. Bernard ZYLSTRA, professeur de philosophie politique à l'Institut des Etudes Chrétiennes de Toronto. Wedge publishing Cy-Toronto, Canada.

Les éditions Wedge de l'*Institut des Etudes Chrétiennes* de Toronto, viennent de publier en version anglaise, un ensemble d'articles parus entre août 1945, et mai 1948 dans le journal Hollandais "Nieuw Nederland", sous la signature du philosophe Herman DOOYEWERD : L'auteur avait déjà réalisé une publication de cet ensemble en Hollande sous le titre "*Vernewing en bezinning om het reformatorische ground motief*" (1959). La présente version nouvelle de ces articles est intitulée "*Roots of western thought*" : il s'agit d'une étude très précise de l'ensemble des points de départ historiques de la pensée philosophique occidentale, et d'une confrontation de ces idées de base avec le motif religieux central de la Bible : "*Création-chute-rédemption*".

En 1945-1948, DOOYEWERD s'interrogeait sur les fondements qui devaient présider à la reconstruction du pays durement touché par la guerre ; l'étude des motifs religieux était donc inscrite dans un contexte historique précis, en vue d'une orientation doctrinale à donner aux Chrétiens Evangéliques qui étaient aux prises avec les problèmes d'un projet cohérent de société. Aujourd'hui, les analyses de DOOYEWERD n'ont pas la même portée, elles sortent de ce contexte de l'après-guerre, et elles acquièrent de ce fait une valeur historique, ou de connaissance historiographique, valable pour toute situation.

Les éditions Wedge de Toronto ont déjà publié, en 1975, l'excellent et instructif ouvrage de KALSBEECK intitulé : "*Countours of a Christian philosophy*", qui constitue une très bonne introduction à la philosophie chrétienne hollandaise, axée sur les ouvrages de DOOYEWERD, VOLLENHOVEN, VAN RIESSEN et MEKKES. L'introduction de KALSBEECK venait compléter celle déjà classique de J.M. SPIER "*Introduction to Christian philosophy*", de même que l'étude de William YOUNG sur DOOYEWERD, publiée dans le volume collectif : "*Creative minds in contemporary theology*". Le nouvel ouvrage de présentation soignée mis en vente par Wedge, "*Roots of western thought*", met à la disposition des spécialistes et du grand public cultivé, une vue d'ensemble de la méthode en philosophie chrétienne réformée, de même qu'une vue complète des conceptions historiographiques de DOOYEWERD, inséparables d'une critique des présuppositions de la raison occidentale. En fait, l'ouvrage de DOOYEWERD vient compléter la partie historique de la "Philosophie" de l'auteur publiée en version Anglaise en 1953-1958, ("*A new critique of theoretical thought*", 4 vol) ; il vient aussi enrichir les analyses des Conférences Françaises de 1957 : "*La nouvelle*

tâche d'une philosophie chrétienne", et les données éparses dans "*In the twilight of western thought*". Sans être un spécialiste de l'histoire de la philosophie — comme D. Th. VOLLENHOVEN, ou J. BOHATEC — DOOYEWERD se devait "d'intervenir" dans ce domaine historique, afin de dégager la véritable nature des points de départ de la pensée philosophique ; on le sait son œuvre est essentiellement consacrée et vouée au problème des présuppositions de la raison. On trouve ainsi chez DOOYEWERD des développements d'historiographie générale (*La nouvelle tâche d'une philosophie Chrétienne*, ou encore *Sécularisation of science*), des morceaux d'historiographie spécialisée (comme ses études sur le concept scolastique de "substance"), des éléments d'historiographie juridique ou politique (*A Christian theory of the State*). L'auteur a écrit et publié aussi un gros volume en 1948, "*Reformatie en Scolastiecke in de Vijsbegeerte*" (Réformation et scolastique en philosophie), qui constitue une étude très approfondie des présuppositions de la pensée philosophique grecque, cet ouvrage étant à classer dans l'historiographie spécialisée. "*Roots of western thought*" appartient à un genre intermédiaire ou à un genre moyen : le livre est assez détaillé pour retenir l'attention du philosophe spécialiste, il est d'un style suffisamment clair pour occuper le non-spécialiste, pour l'introduire dans les divers méandres de la pensée occidentale avec ses MOTIFS : "Forme-Matière" de la pensée grecque, idée de "l'imperium" Romain, "Nature et Grâce" dans la philosophie médiévale, "Nature et Liberté" dans la doctrine humaniste.

La méthode de DOOYEWERD est liée à sa théorie des présupposés nécessaires de la philosophie, et à sa tentative d'un "criticisme transcendental de la pensée théorique", essayant de rejoindre les motifs ultimes qui dirigent et orientent la réflexion. Dooyeweerd a inventé une méthode critique, qui consiste à opérer une descente en partant d'un texte philosophique explicite et organisé systématiquement, vers l'ensemble des présupposés implicites qui constituent comme le sous-basement du texte, ensemble de points de départ qui dirigent la réflexion et lui impriment un supplément de sens de caractère religieux. Pour DOOYEWERD, c'est toujours une motivation religieuse qui commande la signification d'un texte philosophique, et une réflexion transcendante, qui s'assure de son objet, atteindra nécessairement pour peu qu'elle soit menée vers les fondements de la raison, un niveau de l'expression qui n'est plus de nature théorique logique, mais qui relève des options religieuses de la personnalité confrontée à l'être.

C'est sur la base de ce criticisme que Dooyeweerd a été conduit à remettre en question le principe de l'*autonomie* de la raison philosophique : une raison guidée a priori par des motifs religieux ne peut plus se maintenir dans son autonomie, elle n'est plus qu'un instrument théoréticologique au service des points de départ supra-théoriques adoptés par un sujet pensant.

Ainsi, confrontés aux motifs "forme-matière", "nature-grâce", "nature-liberté", les historiens ne doivent pas croire qu'ils ont affaire à des produits purs de l'opération théorique logique de la pensée philosophique ; ils sont en fait placés devant les grandes options occidentales, devant les présuppositions occidentales exprimant l'ordre du monde, la place du moi et la nature de la Divine Origine ; les "idées de loi" philosophiques ont une origine religieuse : elles sont le produit de l'inquiétude existentielle innée au cœur de la subjectivité humaine qui aspire à trouver son vrai SENS, que ne peut jamais remplir la réelle diversité des aspects finis et temporels de notre expérience.

DOOYEWERD montre que seule la notion biblique de la subjectivité avec le "cœur" humain "point focal de concentration de la totalité de l'être", a la capacité de faire accéder la critique à l'origine véritable des présuppositions de la raison. Les motifs religieux et les présuppositions qui les accompagnent prennent en effet "racine" dans ce point de concentration qu'est le cœur de la subjectivité et ce fait permet tout à la fois de comprendre le caractère ORIGINAIRES de toutes les présuppositions de la raison et leur caractère NECESSAIRE.

On peut souligner ici, l'originalité de la démarche de DOOYEWERD, vis-à-vis des différentes critiques modernes qui thématisent la dimension des présuppositions de la raison. Cette originalité s'expose, quand on compare le traitement des présupposés chez DOOYEWERD et ce même traitement critique chez HUSSERL et chez HEIDEGGER.

1°) HUSSERL a opéré après la "phénoménologie" de 1912-1913 (celle des *Ideen*), une première enquête critique en direction des présupposés de la pensée philosophique occidentale ; elle s'affirme dans les deux volumes de la philosophie première de 1923-1924, "Histoire critique des idées" (vol 1), "Théorie de la réduction phénoménologique" (vol. 2). L'historiographie de HUSSERL possède l'avantage d'étudier la façon dont les différents courants de la philosophie occidentale se sont assurés réflexivement de leur objet, et ceci de SOCRATE et PLATON à KANT ; l'entreprise historiographique de HUSSERL — qui en 1923-1924 prépare déjà celle de la "Krisis" — vise un accomplissement de sens de la philosophie occidentale, à partir de la problématique cartésienne de *l'ego cogito*, de l'évidence de vérité fondée sur la suffisance principielle du "je pense", et à partir de l'analyse transcendante de KANT où le sujet devient condition de possibilité d'une vérité théorique. La visée de signification de HUSSERL a pour terme la prise de conscience de l'autonomie de la raison, véritable téléologie de l'histoire philosophique en marche, révélée dans l'opération philosophique de la réduction ; mais cette histoire philosophique et théologiquement orientée de HUSSERL achoppe sur l'obstacle que constitue la justification ultime de la raison philosophique par elle-même. Ainsi que l'a montré P. THÉVENAZ dans ses études sur la phénoménologie et sur la condition de la raison philosophique, on ne sait pas avec la critique de HUSSERL, comment la raison peut être à la fois juge et partie dans la téléologie qui demeure un accomplissement de la raison du point de vue de la raison.

2°) — HEIDEGGER a repris la démarche de critique des fondements ou de "répétition des points de départ de la philosophie" ; c'est après la *Kehre*, ou le tournant décisif des années 1930-1935, que HEIDEGGER va élaborer cette problématique des présuppositions, dont le grand texte témoin reste "L'époque des conceptions du monde", qui constitue l'un des chapitres des "Holzwege" ; mais la démarche Heideggerienne, axée sur les présupposés, échoue à rendre compte dans un discours totalisant, des raisons fondamentales qui président au choix primordial d'un système de présupposés, et un titre comme "Die Begründung des neuzeitlichen Weltbildes durch die Metaphysik", masque la perte de sens ou la réelle gratuité qui caractérise l'apparition d'une présupposition ou d'une "vue du monde". Le regard sur les fondations du logos philosophique s'achève dans la pensée Heideggerienne sur un "mysticisme sémantique" et sur la mention de mystérieuses "dispensations" de l'Etre qui se manifeste et se cache selon les époques dont il reste le maître.

3°) — L'absence de justification chez HEIDEGGER se répercute dans tous

les courants critiques de la métaphysique ou de l'onto-théologie occidentale : FOUCAULT, DELEUZE, KLOSSOVSKI, DERRIDA : On constate, à l'analyse critique, que la pensée philosophique occidentale se manifeste dans telle forme de "Logo-centrisme", sans pouvoir dépasser la "clôture" du système métaphysique et s'évader en direction d'un discours critique totalisant ; le thème de la pluralité des signes, celui réhabilité par Eugen FINK du "jeu", le message pré-socratique selon lequel "l'être parle toujours et partout en toute chose", la dissémination radicale des effets de sens, entravent la possibilité d'une recherche de l'origine des présupposés.

DOOYEWERD met en valeur la relation constitutive sujet-objet, où prend racine l'option initiale des présupposés ;

a) l'être, avec sa diversité d'aspects, se trouve concentré dans le cœur de la subjectivité et le motif pré-réflexif reste premier vis-à-vis de tout discours théorique.

b) une pensée philosophique, qui s'assure réflexivement de son objet dans une critique transcendante, s'avance successivement vers ses présuppositions nécessaires, qui ont pour contenu une idée de monde, une idée de sujet et une idée de l'Origine.

L'historiographie de "Roots of western thought", tient compte de ces idées de base "nécessaires", elle montre dans le détail le développement en Occident de ces présupposés, et leur influence sur le cours de l'histoire des idées.

Il est souhaitable que de nombreux lecteurs puissent aborder les thèses de DOOYEWERD, et apprécier son historiographie qui, en ultime instance, n'est qu'une fidèle et biblique mise en question de toute pensée "non captive de l'obéissance de Christ".

Alain PROBST.

Karl BARTH : *Dogmatique, Index général et textes choisis*. Labor et Fides, 1980 ; 515 pages.

Relire BARTH, c'est à quoi nous sommes invités par la parution tant attendue de l'*Index* de la *Dogmatique*. Cet index, il faut le souhaiter, pourra encourager les nouvelles générations à se remettre à l'étude de la théologie. Après une grande période éclatante, la pensée de BARTH a paru sombrer dans les oubliettes de l'histoire, le barthisme n'a plus été à la mode, il est apparu comme dépassé par les tenants d'une théologie servante (et esclave) des sciences humaines. De plus la lecture de la monumentale dogmatique semble une entreprise impossible : comment se retrouver dans cette immense construction ? Cet *Index* permettra une meilleure approche, il sera un guide précieux et efficace ; pour la préparation d'une étude biblique ou d'une prédication, on n'hésitera moins à se référer à la dogmatique, on saura mieux l'utiliser. Comme tous les index, celui-ci se subdivise en *index biblique*, *index des notions*, *index des noms propres*. De plus on trouvera un plan détaillé de la *Dogmatique* et l'ensemble des thèses qui introduisent chaque paragraphe.

Mais les trois cinquième du volume sont consacrés à une sorte d'anthologie de la dogmatique. A première vue, le lecteur, surtout celui qui a fait l'effort de lire l'ensemble de cette dogmatique, se demandera quelle peut être l'utilité de ces morceaux choisis : n'est-ce pas alourdir un livre qui se veut essentiellement pratique ?

C'est pourtant là que réside l'originalité de cette publication : en effet, l'introduction nous apprend que Fernand RYSER, le traducteur français de la *Dogmatique*, n'a pas voulu traduire littéralement l'édition allemande de l'*Index*, mais mettre à la disposition des lecteurs de langue française, un guide pour la consultation de la *Dogmatique*. On s'aperçoit très vite que ce projet a sa raison d'être. En effet cette anthologie permettra à celui qui ignore tout de BARTH de s'initier à sa pensée. Mais elle permettra aussi à celui pour qui la lecture de la *Dogmatique* est déjà bien éloignée dans le temps, de se rafraîchir la mémoire. Mais cette lecture peut-elle être plus qu'une simple nostalgie ? Quelle que soit la position que l'on peut avoir envers la pensée théologique de BARTH, personne ne peut en nier l'importance et il serait vain de vouloir l'ignorer.

Lire et relire BARTH ne signifie pas adhérer à tous les aspects de sa pensée. La *Revue Réformée* a exprimé un certain nombre de réserves, notamment sous la plume du Pasteur COURTHIAL (numéros 33 et 38) et personnellement, je n'ai pas été convaincu par les positions de BARTH exprimées dans le fascicule 26 consacré au baptême. On sait combien furent vives les discussions qui opposèrent BARTH et les calvinistes. Mais on se rendra compte que ces discussions posent les vraies questions théologiques. Même si l'on n'est pas d'accord avec lui, BARTH nous amène toujours à nous situer sur un terrain essentiellement théologique, alors que bien des discussions récentes veulent nous situer sur d'autres — sociologiques, politiques, etc.

Même si la pensée de BARTH peut être discutée sur certains points, il ne faut pas non plus oublier tout ce qu'il y a de solide dans cette pensée. Après dix années de flou et d'incertitudes théologiques, relire certaines pages de BARTH ne peut qu'aider à retrouver un certain bon sens théologique. C'est quand même bien lui qui a aidé toute une génération à redécouvrir le primat de la Parole de Dieu, c'est quand même bien lui qui a appris à repenser les choses d'une façon dogmatique. Et si nous ne sommes pas toujours d'accord avec telle ou telle affirmation, nous sommes assurés qu'avec lui, au moins, nous discuterons de vrais problèmes théologiques.

C'est bien pourquoi il nous faut relire BARTH. Sans doute que cela aidera les nouvelles générations à redécouvrir un théologien pour qui, quoi qu'on en dise, l'autorité de la Parole restait fondamentale. Un certain nombre de points séparent calvinistes et barthiens : il ne faudrait pas que les uns et les autres oublient ce qu'ils ont aussi en commun.

Alain G. MARTIN.

O. ODELAIN et R. SEGUINEAU : *Concordance de la Bible, les Psaumes*. Desclée de Brouwer, 1980 ; 393 pages.

Il peut paraître un peu vain de publier une concordance partielle de la Bible, se limitant à un seul livre. L'intérêt d'une concordance n'est-il pas d'offrir au lecteur la possibilité de pouvoir comparer entre eux des passages différents de la Bible ? Pourtant l'instrument de travail que nous présente les Editions Desclée de Brouwer ne manque pas de valeur. En fait, il s'agit plus d'une concordance de thèmes qu'une concordance de mots. On peut replacer un mot dans son contexte mais on peut surtout faire l'inventaire d'un thème. On trouve 98 thèmes et à ces thèmes sont accrochés d'autres mots : un index permet cette recherche. Il faut noter

à ce propos que tout est fait pour faciliter les recherches ; on a même bien soin de préciser les variantes entre les textes hébreux et grecs ; la traduction donne aussi une autre traduction possible ainsi que les références aux principales versions françaises de la Bible. On trouvera même le texte des psaumes qui est une synthèse de ces principales versions.

Un exemple pourra mieux éclairer le lecteur. Sous le titre *Temps*, nous trouvons les rubriques temps dates, année, saisons, fêtes, sabbat, jour, au temps de..., passé-présent-avenir, quand ?, jusqu'à quand ?, instant, toujours. La rubrique *jour* est elle-même subdivisée en tout le jour, chaque jour, nuit, veilles, matin, soir, etc. Sous ces rubriques se trouvent bien sûr les versets, le texte, les variantes et des renvois à d'autres thèmes.

Pour une étude limitée aux Psaumes mais que l'on veut approfondie, ce livre est un excellent ouvrage de travail. Je lui ferai cependant un reproche : l'index des mots hébreux est vraiment trop succinct. La concordance du Nouveau Testament parue dans la même collection donnait un index grec beaucoup plus copieux et je regrette de ne pas trouver à chaque thème les mots hébreux et grecs correspondants.

Devant la richesse d'un tel travail on peut se demander comment les éditeurs vont s'y prendre pour le reste de l'Ancien Testament ?

Alain G. MARTIN.

La mort règne partout : car la mort de l'âme n'est autre chose qu'être étrangé et détourné de Dieu. Or donc ceux qui étaient en Christ commencent à vivre, au lieu qu'ils étaient morts auparavant : parce que *la foi est une résurrection spirituelle de l'âme ; et, par manière de dire, elle baille une âme à l'âme, afin qu'elle vive à Dieu* ; suivant ce passage : « Les morts orront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront ouïe, vivront (Jean 5/25). Certes, voici un titre excellent donné à la foi : qu'en inspirant en nous la vie de Christ, elle nous délivre de la mort.

Jean CALVIN.
Commentaire sur Jean II/24.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Il ne nous est pas possible de répercuter d'une année à l'autre une hausse de 50 % des frais d'impression, notre Imprimeur étant désormais dans l'impossibilité de nous faire bénéficier des conditions exceptionnelles dont il nous a amplement gratifiés pendant des années.

Nous proposons donc à nos abonnés une hausse de 20 % seulement pour 1981, espérant pouvoir ajuster nos prix au cours des prochaines années.

Nous indiquons donc deux prix différents :

1. *le prix de l'abonnement* auquel nous livrons notre Revue en France et à l'étranger.

2. *le « coût réel » (+ 30 %)* entre parenthèses. Nous nous proposons de solder cette différence par quelques dons exceptionnels, ou de nouveaux abonnés.

1981

FRANCE : *Secrétariat et Commandes* : 10 rue de Villars, F. 78100 Saint-Germain-en-Laye.

Abonnements et dons : M. Jean MARCEL (à l'exclusion de toute autre mention), 23, rue de Tourville, F. 79100 Saint-Germain-en-Laye, C.C.P. Paris 7284.62 M.

Abonnement : 55 F (Coût réel : 72 F). Solidarité : 100 F.

Pasteurs et étudiants : 36 F (coût réel : 48 F). Solidarité : 70 F.

Étudiants en Théologie : Prix forfaitaire de durée limitée : 25 F par an pendant trois années consécutives.

FELGIQUE : M. le pasteur P.A. dos S. MENDES, Place A.-Bastien, 2, 7000 Mons-Ghlin. Compte courant postal 001-0204177-68.

Abonnement : 425 Fr. b. (Coût réel : 550 Fr. b.). Solidarité : 800 Fr. b.

Pasteurs et étudiants : 290 Fr. b. (Coût réel : 375 Fr. b.). Solidarité : 600 Fr. b.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Andrés Febrer, 31. Barcelona 19. Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.

Abono Anual : 850 pesetas.

Para pastores y responsables : 450 pesetas.

ETATS-UNIS, CANADA : F.W. FAXON C", 15 Southwest Park, Westwood, Mass. 02090 U.S.A.

Abonnement : Francs Français 60.00 (du 1.1. au 12.31). Env. \$ 14.00.

GRANDE-BRETAGNE : Dr David HANSON, Milverton Lodge, 3, Ottawa Place Chapel Allerton, Leeds LS7 4LG.

Abonnement : £ 6. Student sub. £ 4.00.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32. Roma. C.C. Postale 14013007.

Abonnement : lires 9.000.

Pasteurs et assimilés. étudiants : lires : 6.000.

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de ROO-PANCHAUD, « L'Abri », Hofakkers, 18, Zuidlaren. (Dr). Giro 1376560.

Abonnement : Florins 26 (Coût réel : Fl. 34). Solidarité : Fl. 50.

Étudiants : Florins 17 (Coût réel : Fl. 22).

SUISSE : M. Roger BURNIER, Peauséjour 16, 1003 Lausanne. Compte postal : 10. 6345.

Abonnement : Frs suisses : 24 (Coût réel : Fr. s. 31). Solidarité Fr. s. 50.

Étudiants : Frs suisses : 16 (Coût réel : Fr. s. 20).

TOUS AUTRES PAYS : Fr. F. 60
(sans supplément de port)

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1^{er} Au Siège de *La Revue Réformée*, 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23 H. Paris. 15 % de réduction. (Franco, pour la France) pour commandes adressées au siège de la Revue.

John MURRAY, <i>Le Divorce</i> , 2 ^e Edition	25.—
John KNOX, <i>Lettre à un Jésuite nommé Tyrie</i> . Traduction, introduction et notes par Pierre Janton	15.—
<i>Le Petit Catéchisme de Westminster</i>	15.—
<i>Liberté et Communion en Christ</i> , Déclaration de Berlin 1974 sur l'Ecuménisme	12.—
Alain PROBST, <i>La Théorie générale des Cercles de Lois en Philosophie réformée</i> , Brève analyse de la Théorie générale de la nature créée, chez Herman DOOYEWEERT, Tirage Xérox, 138 p. franco Frs	Manque
<i>Dans quel sens la Bible est-elle la Parole de Dieu ? Rapport de la commission biblique désignée par l'Episcopat Luthérien Suédois</i>	15.—
<i>Ta Parole est la Vérité</i> , Conférences du Congrès de Théologie Evangélique de Paris 1968	20.—
Rudolf GROS, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann	15.—
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	15.—
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	10.—
Jean CALVIN,	
<i>Les Béatitudes, Trois prédications</i>	14.—
<i>Sermons sur la prophétie d'Esaié LIII</i>	20.—
<i>L'annonce faite à Marie et à Joseph</i>	12.—
<i>Le cantique de Marie</i>	12.—
<i>Le cantique de Zacharie</i>	12.—
<i>La naissance du Sauveur</i>	12.—
<i>Les quatre fascicules sur la Nativité, ensemble</i>	36.—
Théodore de BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	40.—
Auguste LECERF :	
<i>La Prière, Le Péché et la Grâce</i>	Epulé
<i>Des moyens de la Grâce</i>	15.—
Pierre MARCEL :	
CALVIN et COPERNIC, <i>La Légende ou les Faits ? La Science et l'Astronomie chez Calvin</i> , 210 p.	45.—
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	20.—
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	Epulé
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	20.—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	10.—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	10.—
 2 ^e A la Librairie Protestante, 140 Bd Saint-Germain, Paris 6 ^e (Tarif Librairie)	
Pierre MARCEL :	
<i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé	20.—
<i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle	Epulé
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3.50
Jean CALVIN :	
<i>Institution de la Religion chrétienne</i> , Nelle Ed. Tomes I-II : 60 ; T. III : 50 ; T. IV : 60. Les trois volumes ensemble :	135.—
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , relié	65.—
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , relié	65.—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , 2 ^e Ed.	40.—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , relié	40.—
<i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	25.—
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	5.—